

ACTES

de la journée d'intelligence
collective

**« Biodynamie, agroécologie,
permaculture :
similitudes et singularités »**

12 avril 2017

« Rencontres au Dodécadome »

A la ferme de Baume Rousse

Cobonne, Drôme

SOMMAIRE

- Page 3 : introduction par Stéphane COZON
- Page 4 : l'agriculture biodynamique par René BECKER
- Page 11 : témoignage de Marion HAAS
- Page 13 : l'agroécologie par Madeline CARLIN
- Page 20 : témoignage d'André SIEFFERT
- Page 25 : la permaculture par Agathe ROUBAUD
- Page 33 : témoignage d'Antoine TALIN
- Page 37 : retour des ateliers
- Page 39 : questions d'éclaircissement et témoignages
- Page 40 : « les mots de la fin » par Henri BUREAU
- Page 42 : annexes (méthode de travail, liste des participants, biographie des intervenants et témoins)

Introduction, par Stéphane Cozon

Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue au Dodécadome pour cette journée d'échanges et d'intelligence collective sur le thème « Biodynamie, Agroécologie, Permaculture : similitudes et singularités ».

La journée se déroulera en deux parties : ce matin nous allons écouter des personnes ressources, qui vont exposer, témoigner, sur les trois thèmes. Cet après-midi ce sera un temps plus d'échange, avec des ateliers participatifs en petits groupes, suivis par une plénière.

Aujourd'hui nous avons créé un temps et un espace pour que l'on puisse, ensemble, apprendre les uns des autres, élargir nos points de vue, peut-être remettre en cause nos affirmations, se questionner, en tous cas mettre de la lumière sur des points qui demandent à être éclaircis sur le thème de la journée. Il vous est donc demandé de participer, c'est-à-dire être attentifs dans votre écoute, respectueux de tout le monde. Les orateurs qui vont se succéder ce matin, nous vous demandons de ne pas les interrompre. Si vous avez des questions ou des remarques, notez les, et si vous n'avez pas reçu réponse dans la journée, vous aurez l'espace pour les exprimer lors de la plénière.

Ce matin nous allons donc avoir trois temps : un temps sur la Biodynamie, un temps sur l'Agroécologie et un temps sur la Permaculture. Chaque temps sera précédé d'un moment musical et conclu par un moment musical et entre deux temps nous aurons une pause. Pour ce qui est des pauses, un petit signal musical vous indiquera que c'est le moment de regagner vos places. Comme vous le voyez, nous sommes nombreux, le programme de la journée est bien rempli, soyez attentifs s'il vous plaît à bien respecter les horaires et reprendre vos places rapidement.

Avec nous, aujourd'hui, qui vont se succéder pour prendre la parole, il y aura tout d'abord René Becker, qui sera suivi de Marion Haas : tous deux vont intervenir sur la partie biodynamie. Ensuite il y aura Madeline Carlin et André Sieffert qui vont nous parler de l'agroécologie. Et pour finir, Agathe Roubaud et Antoine Talin vont parler de la permaculture.

Avec nous aussi pour la journée, Henri Bureau, qui va jouer le rôle de regard bienveillant et d'écoute attentive pour, à la fin de celle-ci, nous en communiquer les plus beaux fruits. Il sera notre « petite abeille », vous le verrez donc butiner au long de la journée, lors des pauses, des ateliers... pour à la fois prendre l'ambiance, collecter des choses, pour pouvoir, à la fin de la journée, nous en donner en quelque sorte la substantifique moelle.

Et puis, pour rythmer notre travail et permettre des transitions d'un orateur à l'autre, il y aura des moments musicaux qui vont être donnés par Kathryn Leuchter.

Bonne journée à tous !

L'agriculture biodynamique, par René BECKER

Je suis déjà venu ici pour parler de biodynamie mais j'avais 2 jours ! Aujourd'hui, le défi c'est de vous présenter la biodynamie en quarante minutes, de vous donner suffisamment d'aperçus de ce qui pourrait être original, caractéristique, singulier, dans l'agriculture biodynamique.

Deux mots sur mon parcours : j'ai été paysan pendant plus de 20 ans, je me suis occupé des animaux, de la culture des céréales. Depuis quelques années j'ai basculé du côté des formateurs : j'interviens pour le MABD (Mouvement d'Agriculture Biodynamique) et d'autres structures comme les GAB, les CFPPA. Par ailleurs, puisqu'on est à côté de Crest, j'ai aussi mis mon doigt dans une aventure depuis 18 ans, pour me questionner sur la propriété de la terre, à qui elle appartient. C'est devenu l'aventure Terre de Liens, dont j'ai été jusqu'à l'année dernière le président, après Sjoerd Wartena, qui a été le président fondateur. Cela me permet de rester très lié aux fermes, de les visiter, de voir des paysans qui s'installent.

Présenter la biodynamie en peu de temps, dans ses singularités, cela revient à dire, finalement, quel est l'essentiel de ce que l'on a envie de faire passer, et je me suis dit que j'allais tenter une approche un peu différente de ce que l'on peut lire en général dans les livres.

J'imagine que vous avez tous déjà entendu parler au moins un peu de biodynamie, des préparations, du calendrier lunaire. Je vais bien sûr évoquer ces sujets rapidement mais j'aimerais plutôt commencer par l'approche du vivant, avec la question : qu'est-ce que c'est finalement ce « vivant » ? J'ai cueilli devant la porte une jeune armoise (artemisia) et quand on l'observe bien, on peut voir qu'il n'y a pas une feuille qui ressemble à une autre et qu'il n'y a jamais une étape qui se répète. Dans la nature tout est transformation et métamorphose, il n'y a jamais eu deux moments identiques, deux plantes qui se répètent. La nature nous montre donc en permanence qu'il y a de la transformation. Et cette idée est très forte dans les fondements de la biodynamie, parce que Goethe, qui n'était pas qu'un poète (il était aussi chercheur et botaniste) a apporté un regard nouveau, une façon différente d'observer la nature, ce qu'on appelle aujourd'hui la **méthode goethéenne d'observation de la nature**. Dans cette démarche, on passe beaucoup de temps à décrire ce qu'on perçoit avec ses sens et ce qu'on peut goûter, sentir, toucher, peut nous apprendre beaucoup plus que ce qu'on a l'habitude de percevoir. On a un regard tellement détaché du vivant maintenant, qu'on projette sur ce vivant des concepts qui sont entre temps devenus très abstraits. Une des forces de l'approche biodynamique depuis son origine, c'est de nous inviter à avoir de nouveau une relation beaucoup plus directe, beaucoup plus empathique, avec le vivant. Pour cela, il y a tout un ensemble d'exercices qu'on peut faire tout au long de sa vie, d'aller observer l'herbe qui pousse pour apprendre où en est la nature et ce qu'elle veut bien me dire. Et du coup, plutôt que de parler de la biodynamie avec des concepts que vous avez peut-être lus dans les différentes publications, « forces terrestres, forces cosmiques »..., je vais essayer de le faire d'une autre façon, même si pour tous les biodynamistes d'aujourd'hui le Cours aux Agriculteurs de Steiner en 1924 reste une référence, un point de départ, un moment de naissance pour cette impulsion agricole.

Donc cette **nouvelle science du vivant**, c'est comme cela que j'aimerais l'appeler, nous invite à développer des approches qualitatives et pas seulement quantitatives (du type : quelles sont les substances que contient une plante, quelles sont les réactions que peuvent avoir un arbre, le sol ?)

car c'est souvent trop quantitatif comme approche. Si on veut une approche qualitative, on sera amené à regarder l'ensemble de ces éléments de la nature pour voir comment ils interagissent, pas seulement sur le plan des substances et de la matière. Donc, est-ce qu'il est possible d'investiguer le vivant, dans un sens très large, le végétal, l'animal, mais aussi l'humain, le cosmos qui est au-dessus de nous, les étoiles, est-ce qu'il est possible d'acquérir des connaissances, de développer des facultés de perception, d'investiguer ce domaine du vivant en complément des approches traditionnelles qui ont été développées depuis plusieurs siècles ? Le siècle des Lumières a permis la classification botanique, les noms latins, où on met tout dans des petites cases, les familles. Le fait de connaître le nom « *artemisia vulgaris* », cela permet de s'entendre, partout sur terre, pour qu'on parle bien de la même plante. Mais lorsque j'ai dit « *artemisia* », je n'ai pas encore dit grand-chose sur cette plante, sur qui elle est, ses caractéristiques... Je peux rajouter ensuite tout ce que j'ai appris dans les livres, que c'est une plante médicinale, que je peux l'utiliser comme vermifuge, et ainsi je vais mettre des concepts qui se rapportent à la plante mais cela ne me dira pas encore tout ce qu'elle est, ce qu'elle a peut-être à m'apprendre. Donc développer les facultés de perception, c'est ce qu'on essaye de faire dans différents cercles : il y a des personnes ici de l'Université du Vivant. Je crois que c'est une caractéristique de la biodynamie que je voulais placer au début, qui ne lui appartient pas, qui est ouverte à tous, qui a commencé il y a environ 100 ans : il ne suffit pas d'apprendre sur les choses mais aussi d'apprendre *avec* les choses, d'être plus en lien intense avec le vivant.

Le deuxième point que j'aimerais aborder un peu plus longuement c'est ce qu'on peut appeler « l'organologie ». Si l'on regarde dans le dictionnaire, c'est l'étude des instruments de musique anciens. Mais dans notre contexte, cela signifie une nouvelle approche des organes : la **notion d'organisme agricole** est vraiment la base dans l'approche de la biodynamie. L'organisme agricole, au niveau d'une ferme, d'un jardin, d'un domaine agricole, d'une « exploitation » agricole, c'est un organisme vivant dans lequel il y a constamment des échanges de matières, mais aussi d'informations entre les plantes, les insectes, les oiseaux. Quand on dit « organisme vivant », on parle d'organes, et l'approche biodynamique tente de faire des pas plus précis dans ce qu'on appelle « l'organe prairie », « l'organe arbre », « l'organe haie », la mare, le mur en pierres sèches, le troupeau de moutons, ce sont des organes dans un organisme, puisque l'objectif d'une ferme en biodynamie c'est qu'on n'achète pas d'intrants, en tendant vers le zéro intrants. C'est à dire qu'on va tâcher de produire le compost et toute la fumure dont on a besoin pour garder non seulement un sol fertile mais aussi augmenter cette fertilité, créer des semences végétales et animales, des troupeaux de races locales, des races adaptées à un terroir, et non pas un vase clos dans lequel on tournerait en rond. Cette ferme n'est pas close sur elle-même, elle est liée à tout son environnement céleste, lunaire etc. Cela ne s'arrête pas à la frontière de la ferme, même si je plante une haie, je suis en interaction avec ce qu'il y a autour. Mais si votre jardin n'est pas conçu comme un petit organisme autour duquel il y a une peau, ne serait-ce qu'une bande enherbée, une haie ou un mur, les échanges avec le voisinage peuvent être compliqués, si c'est un voisin en conventionnel et que les produits de traitement viennent chez vous. L'organe « peau », c'est un des premiers organes auquel on pense quand on parle d'organisme agricole. Et dans cet organisme vous avez des fonctions : respiratoires, digestives, d'élimination, de reproduction... En fait une ferme, et c'est une idée très forte dans le Cours aux Agriculteurs de Steiner, devrait être conçue comme un être vivant qui fonctionne comme tout être vivant, avec des organes et des processus. Evidemment, si on ouvre la terre, on ne va pas trouver un cœur à un endroit, un rein à un autre, un poumon ailleurs... mais il y a des fonctions : la fonction rénale par exemple, qui est la fonction d'élimination ou la capacité de drainer et d'éliminer quand il pleut beaucoup. La fonction respiratoire : est-ce que mon sol respire bien ? La fonction digestive qui est incarnée à la fois par les vers de terre et tous les animaux qui sont dans le sol mais aussi tous les animaux au-dessus du sol, les ruminants et tous les animaux qui mangent la surface

fourragère. On imagine que sur terre, 2/3 de la surface agricole sont de la prairie, qui est mangée par des animaux qui sont capables de valoriser la cellulose. Donc dans une ferme comprise comme un organisme agricole, l'animal doit trouver une place, et si je n'ai pas d'animaux moi-même, je vais donner mes fourrages à un voisin et en échange il me donnera peut-être du fumier. C'est un débat très intéressant, est-ce qu'une ferme peut être durable et fertile à très long terme sans animaux du tout, sans présence de fumier animal ? Les essais qui sont menés en Allemagne par exemple depuis plus de 20 ans, montrent que non. S'il n'y a pas d'animaux, c'est très difficile de maintenir une fertilité : c'est un vrai enjeu.

Donc, si l'on reprend l'organologie, la **fonction respiratoire** serait : est-ce que mon sol respire bien ? Je vais le voir par des plantes bio-indicatrices qui vont m'indiquer que le sol est trop tassé, trop compact, qu'on est passé avec des outils trop lourds. C'est toute l'approche développée par Gérard Ducerf, qui est très précieuse. C'est une des premières choses que l'on doit apprendre : une plante qui pousse à un endroit donné, sa levée de dormance est conditionnée par l'état dans lequel se trouve le sol. Si j'ai une levée massive d'artémisia, cela signifiera autre chose que si j'ai une levée massive de camomille ou de mouron ou d'une autre plante. Fonction pulmonaire : on voit bien aujourd'hui que beaucoup de terres sont essouffées, compactées, tassées, or c'est le premier processus de vie : dès que l'on vient au monde on commence à respirer. Un sol a besoin de respirer, cette fonction est très précieuse. Est-ce qu'on va voir nos terres avec cette question ? Est-ce qu'il respire bien mon sol ? Si l'air manque, cela va se voir : manque d'air, manque de souffle.

Sur les **fonctions digestives** et les échanges. Vous savez tous que dans un tout petit peu de terre, il y a des milliards d'êtres vivants. La biomasse animale est beaucoup plus importante sous terre que sur la terre, il faut des tonnes de vers de terre qui travaillent sous terre pour qu'une UGB puisse vivre au-dessus et que l'on puisse nourrir une vache ou six à sept brebis. Donc il y a beaucoup plus de vie animale en dessous de la terre qu'au-dessus. J'aime bien dire dans les formations pour les maraîchers : « vous allez faire des carottes, des choux, des poireaux... mais vous êtes d'abord indirectement des éleveurs de vie animale sous terre : si vous n'avez pas une vie animale prospère sous terre, vous n'aurez pas de jolies carottes ou poireaux. » Il faut l'équivalent d'une énorme vache sous terre qui digère ce compost qu'on va apporter, ce fumier, ces feuilles qui tombent, ce mulch qu'on met sur la terre ou les engrais verts que l'on enfouit dans le sol. Est-ce qu'on va voir nos champs ou jardins, nos terrains, en nous demandant s'ils digèrent bien ? Est-ce qu'on observe suffisamment cette fonction digestive pour voir si ça fonctionne bien, s'il y a une bonne digestion ? Face à des levées massives de camomille dans les céréales, peut être que le compost que l'on a mis était trop frais, mal décomposé ? Cela pose tout de suite la question : quel compost ? Quel degré de maturité ? Il y a des disputes entre les praticiens : il doit être très vieux / au bout de 6 semaines c'est bien, cela apporte des sucres, nourrit les micro-organismes. Peut-être que la bonne question est : de quoi la terre a-t-elle besoin ? Plus frais ou plus décomposé ? Est-ce que je veux un engrais avec une forte action azotée encore ou un engrais plus carboné, qui va déjà vers l'amendement ? Voilà les vraies questions et pas : quand est-ce qu'il faut mettre le compost ? Mais plutôt pour quoi faire ? Pour quelle terre ? A quel moment ? Dans quelle période aussi se trouve la reconversion d'une ferme ? Est-on au début ? Si vous reprenez une ferme qui a été longtemps en conventionnel, les capacités de digestion des sols sont très basses : ceux-ci doivent réapprendre à digérer la matière organique ! Les micro-organismes ne sont pas là, il faut du temps pour que cela revienne puisque l'engrais chimique est soluble dans l'eau et que le sol n'exerce pas sa capacité de digestion. La plante assimile directement à travers l'eau.

Une autre fonction, un autre **processus** dont on prend soin, c'est la **chaleur** : pour qu'un sol fonctionne bien, il doit pouvoir respirer, digérer, mais il faut aussi que la chaleur pénètre comme il

faut dans le sol. C'est une question un peu bizarre, une question de biodynamiste ! Est-ce que la fonction calorifique fonctionne bien ? Donc est-ce que j'utilise les bons outils pour griffer, gratter au bon moment, pour que la chaleur pénètre bien dans le sol.

La **fonction d'élimination**, qu'on pourrait appeler en médecine la fonction rein-vessie. Il y a trop de compaction, beaucoup d'argile, le terrain ne draine pas bien, les fossés ne sont pas curés. L'eau stagne, il y a une exubérance de croissance peut-être. Les maladies cryptogamiques, les champignons, vont être beaucoup plus développés dans cette situation. Alors comment je fais, pour que ça élimine mieux ? Parfois, je dois créer une rigole ou bien je rouvre un fossé qui existait avant. Je crois que c'est assez facile à comprendre, cette fonction « rein-vessie ».

La **fonction reproductrice**, génitrice, tout ce qui est lié à la fertilité, à la fécondité, la qualité des semences, la qualité des reproducteurs sur la ferme. Est-ce que ma ferme est fertile ? Donc, est-ce que le sol, les plantes, les animaux sont fertiles ? Tout ça ce sont des critères pour mesurer la fertilité de l'organisme agricole.

La **fonction d'assimilation** : est-ce que mon sol est capable d'absorber tout ce que je lui donne à manger ? Beaucoup d'engrais vert, beaucoup de biomasse ... surtout au début, quand on ne maîtrise pas encore tout, est-ce que mon sol est capable de manger tout ça ? Y a t'il assez de petites bêtes dans ma terre pour assimiler tout ça ? Il faut apporter la bonne quantité au bon moment.

Et finalement, j'évoque ici sept processus de vie. Il faut encore parler de la **fonction mémoire** : mémoire du sol, mémoire des formes, mémoire du terroir... Il y a une étude de l'INRA de Nancy qui démontre que s'il y a eu de l'agriculture à un endroit il y a 2.000 ans, même si l'agriculture s'est arrêtée, (c'est le cas en Lorraine dans une forêt près de Nancy) on trouve encore des plantes bio-indicatrices qui témoignent de la présence d'animaux pendant un temps assez long. Cela veut dire que la Terre a gardé la mémoire, à travers des marqueurs azotés (il faut toujours un support physique). Cette étude de l'INRA a été très importante pour moi parce que l'INRA a posé la question : finalement, ce qu'on a fait il y a 100 ans sur cette terre, il y a 1000 ans ou peut-être 10.000 ans, au début de l'agriculture, ça reste dans la mémoire de la Terre. Tout ce qu'on fait à la Terre, elle s'en souvient, cela reste dans sa mémoire : si c'est positif, cela restera une mémoire positive, mais ce qu'on fait subir en négatif à la Terre, cela reste marqué aussi. Il reste des témoins chimiques et aussi des plantes, qui signalent qu'il y a eu des chèvres à un endroit. C'est étonnant de penser que s'il y a eu des chèvres à un endroit il y a 2000 ans, il y a des marqueurs et la terre s'en souvient. On ne peut pas vraiment dire que la « Nature reprend le dessus », qu'elle efface les erreurs que les hommes, qui ne sont que de passage, auraient faites. Les traces laissées par l'Homme restent très longtemps d'après ces recherches. Cela veut dire aussi, pour cette fonction mémoire, qu'à travers les rotations de culture, à travers la manière de travailler le sol, à travers les animaux qui sont dans la ferme, j'entretiens une mémoire, qui est soit une mémoire positive, sur le très long terme, soit une mémoire mal entretenue par des interventions malheureuses.

Pour résumer cette organologie, comme j'ai essayé de la définir, essayons de penser la ferme, le jardin, l'organisme agricole, comme un composé d'organes, comme dans un animal ou un être humain. Est-ce que la fonction cardiaque marche bien ? Par exemple, je me souviens d'une sortie botanique, nous nous sommes arrêtés devant une montagne qui avait été déboisée, c'était du Douglas : l'année suivante, quand vous arrivez dans ces espaces de coupe à blanc, c'est tout rouge et quand vous vous approchez, vous voyez des digitales partout, *digitalis purpurea*, remède cardiaque. La nature se soigne avec cette digitale, parce qu'elle a été traumatisée, la mémoire de la Terre va réveiller les graines de digitale, et celle-ci va se réveiller et couvrir tout cet espace.

Pour aller encore plus loin dans l'étude de l'organisme agricole, on a ce très beau terme en français de **terroir**: chaque lieu, chaque ferme, chaque jardin, peut être unique. Parce que le sol n'est jamais exactement le même, le microclimat n'est jamais le même, et en plantant des haies, des arbres, en creusant une mare, un point d'eau, ... on change le microclimat. On peut se donner pour objectif de créer plus d'organes que ce qu'il y a sur un lieu. Pour les mares par exemple, on sait qu'il y a eu 2 ou 3 millions de mares qui ont été supprimées en France, dans les années de « développement », de remembrement. Le simple fait de recréer des lieux avec de l'eau, des points d'acupuncture d'eau, est très important pour les insectes, les oiseaux. Steiner avait indiqué dans son Cours aux agriculteurs que les mares permettent aux champignons de se développer : en effet s'il manque ce point où les champignons vivent, ils vont venir s'exprimer d'une autre façon. Les champignons doivent exister sur la ferme, ils doivent exister sur le compost, à un certain stade. Si l'on refuse les champignons sur la ferme, si l'on met des produits de traitement anticryptogamiques, on aura justement plus de problèmes liés aux champignons, aux maladies cryptogamiques.

Le pas de plus que Steiner propose, après le concept d'organisme agricole, est celui d'**individualité agricole** : chaque bout de terrain, chaque bout de terroir, pourrait finalement créer un produit qui est unique. Les cassis de mon jardin ne seront pas les mêmes que les vôtres, même si on prend la même variété, parce mon savoir-faire, ma manière de faire chanter ce terroir-là va être unique. C'est ce que les vignerons ont compris : si aujourd'hui on a 500/600 domaines viticoles en France qui ont fait le pas de la reconversion vers la biodynamie, c'est parce qu'ils essaient de goûter dans un verre de vin, à travers le nez, le palais, la typicité et l'unicité de leur vin. Personne ne veut que son vin ressemble à celui du voisin ! Mais ça on ne sait pas encore le faire avec une carotte. Cela se sent bien sûr la différence entre une carotte industrielle et une carotte bio mais on devrait développer plus de séances de dégustation : comparer du pain, comparer des pommes, des carottes, pour voir que même si on a cultivé les mêmes variétés, les pommes ne seront jamais les mêmes. C'est extraordinaire de penser que chaque lieu est unique et que l'on peut amplifier cette unicité, cette singularité du domaine agricole.

Après, il y a toute la question de ce que les anciens appelaient le **génie du lieu**. Là j'aborde un domaine un peu plus métaphysique, mais je pense que vous voyez ce que je veux dire si je parle du génie du lieu de Baume Rousse ... Lorsque Stéphane et Marion sont arrivés, ils ont trouvé une ferme plus ou moins abandonnée. Ils ne se sont pas juste dit « on est tout nouveaux là, on va faire notre truc qui n'a rien à voir avec le passé » car ce lieu s'inscrit dans une histoire, une histoire qu'on rencontre petit à petit, par des arbres qui ont été greffés, des murs qui ont été entretenus... La mémoire, mais aussi, ce lieu lui-même, qu'est-ce qu'il veut, qu'est-ce qu'il nous dit... Sommes-nous assez à l'écoute lorsque l'on s'installe, de ce que veut le lieu ? C'est finalement à lui qu'il faudrait demander en premier : est-ce que tu es d'accord que je vienne, est-ce que tu peux porter mon projet ? La réussite d'un projet, ce n'est pas seulement d'avoir bien aligné des chiffres, d'avoir bien préparé tous ses itinéraires de cultures, mais c'est également savoir si ce terrain, ce terroir, ce sol, veut de ce projet-là. Est-ce que la greffe va prendre ?

Troisième sujet que je voulais aborder : est-ce que nous pouvons, ensemble, aller vers une **nouvelle cosmologie** ? Aussi loin que l'on regarde dans le passé de l'agriculture, on trouve des calendriers. Des os gravés avec des phases de lune, des alignements de pierre, des documents écrits sur des tablettes d'argile à l'époque sumérienne. Il a toujours été question de liens entre terre et ciel, de l'influence de la lune et des astres non seulement sur l'agriculture, sur les plantes, mais aussi sur les animaux et sur nous. Ce chapitre du lien terre ciel a été un peu oublié. Peut-être que, avec le recul, dans 100 ou 200 ans, on dira qu'avec l'agriculture biodynamique on a commencé un peu avant les autres à s'intéresser de nouveau au ciel parce que ce ciel est agissant, qu'on le veuille ou non .

Paul Ariès avait écrit dans un pamphlet contre la biodynamie : « les biodynamistes veulent se soumettre aux influences cosmiques ». C'est ridicule ! On est sous les influences du cosmos. Les biodynamistes et les jardiniers qui regardent la lune, les phases de la lune, les positions planétaires, veulent simplement voir si pour les semis il y a des différences à certaines dates, plus favorables que d'autres. Ce n'est pas se soumettre aux lois du cosmos, c'est essayer d'être un peu plus en phase avec les lois du cosmos. C'est vrai qu'on assimile souvent les biodynamistes au calendrier : « ah oui ! Ce sont ceux qui regardent la lune ». C'est un peu réducteur...

On va parler des **rythmes** : aucune plante, aucun être vivant, ne peut se développer sans rythme. Le rythme est fondamental et les rythmes sur terre sont en lien (en tous cas c'est l'hypothèse renouvelée par la biodynamie qui s'appuie sur des traditions millénaires), toute la vie sur terre est en résonance avec les rythmes dans le ciel. Donc le **calendrier des semis** est un début, c'est une tentative de jardin d'enfant, pour comprendre qu'il y a des dates défavorables et des dates beaucoup plus favorables à un semis ou à la croissance d'une plante. Mais ne réduisons pas la biodynamie à un calendrier et il n'est d'ailleurs pas obligatoire dans le Cahier des Charges des domaines qui veulent être certifiées Déméter. Le calendrier est un outil mais n'est pas obligatoire. Vous pouvez très bien greffer un jour de nœud lunaire, si vous avez envie de défavoriser la reprise d'une greffe... Mais si vous souhaitez récolter, biner, sans jamais tenir compte des astres, certains jours vous tomberez parfaitement, d'autres jours vous tomberez moyennement et parfois vous tomberez très mal, sans le savoir.

La **nouvelle méthode d'élaboration, de préparation et d'utilisation de substances extraites de la nature**. Pratiquer l'agriculture n'est pas naturel, c'est un acte culturel : lorsque les premiers hommes ont labouré, mis des graines en terre, ont décidé de planter un arbre ou de semer du blé à un endroit, c'était un acte culturel. Donc l'agriculture naturelle, est-ce que cela existe ? On pourrait échanger sur ce point aussi... l'agriculture avec la nature, oui ! Mais « naturelle » ? Lorsque je décide de semer un engrais vert est-ce naturel ? Je fais du mieux que je peux pour que ce soit en cohérence avec la nature. Le corpus des préparations utilisées en biodynamie, qui est obligatoire dans le Cahier des Charges pour être certifié Déméter, c'est cette drôle d'invention de Steiner lorsqu'il indique qu'il est important de mettre des substances végétales avec des substances animales (souvent on enveloppe des plantes avec un organe animal) qu'on enterre pendant 6 mois, pour une maturation. La terre va dynamiser cette préparation, parce qu'elle vibre en permanence. Au bout de 6 mois, on va la déterrer (c'est ce qui va se passer demain ici, c'est ce que font tous les groupes d'élaboration des préparations) et un tout petit peu de cette substance, qui a réuni une partie animale et une partie végétale, va maintenant nous servir à informer, à apporter des stimulations des processus dans la matière organique, les composts, fumiers, purins. Et ces préparations, même si cela fait plus de 90 ans qu'elles sont utilisées, qu'on fait des études dessus, cela reste quelque chose d'un peu mystérieux Elles vont transformer la matière organique pour permettre que les processus de fermentation soient impulsés dans une certaine direction. Chaque préparation va soigner des substances chimiques particulières : l'azote, la potasse, le calcium, la silice...

On ne peut pas rentrer dans tous les détails maintenant mais on voit que Steiner a essayé de dire qu'avec cette chimie « dure » dans laquelle on a glissé avec Liebig, la découverte des composants NPK, si l'on n'en reste qu'à l'aspect physique et pas à l'aspect dynamique des substances, on va droit dans le mur. C'est ce qu'il avait dit en 1924 : « avec ces pratiques, dans un siècle les sols seront désertifiés, il y aura des gros problèmes de fertilité, on aura de très gros soucis avec les abeilles... ». Ce n'était pas une prophétie mais juste un cri d'alerte pour faire prendre conscience que la conséquence de cette voie liée uniquement à la substance sans tenir compte des forces du vivant, nous amènerait de grosses difficultés.

Vous avez compris aussi que les biodynamistes aiment **les vaches**, elles sont jolies, c'est vrai... Leur fumier a quelque chose de très équilibré entre les différentes substances azote, phosphore, potasse et il a aussi un effet de fertilisation à long terme. Mais les autres animaux de la ferme ne sont pas moins « bien », ils vont nous aider à rééquilibrer les sols, parfois trop froids ou trop chauds : parce que tous les autres fumiers, en dehors de celui de la vache, sont un peu plus froids ou un peu plus chauds, pour équilibrer la terre.

Une différence qui pourra donner lieu à des échanges, c'est **l'interdiction** dans le Cahier des Charges de la biodynamie, de mutiler les animaux, **de couper les cornes**. Parce qu'on découvre aujourd'hui (par différentes études : italiennes, allemandes) que la corne de vache n'est pas une arme de défense. C'est un organe de digestion à part entière, qui grandit avec le veau, à mesure qu'il apprend à digérer, à ruminer. On voit les cornes qui poussent, et quand on coupe ces cornes on voit qu'au milieu de la tête le front se met à bomber, parce qu'il y a une poussée très forte, qui est liée à cette question de la digestion. Donc il est bon de laisser les cornes aux vaches, non pas parce que c'est plus joli mais parce que c'est une mutilation de l'animal aussi sur un plan psychique.

Quelques mots encore sur les incinérations : Steiner nous donne des indications sur **l'incinération** des graines d'adventices ou de certains insectes qui risquent d'envahir une culture, comme par exemple les doryphores : on prélève quelques individus et on les incinère, à un certain moment, pas à n'importe quelle date, ensuite il faut dynamiser et diluer cette substance et la répandre sur le sol, pour provoquer un effet répulsif. Les essais sont quelquefois concluants, quelquefois les effets ne sont pas très visibles, mais c'est une technique à expérimenter.

Finalement, pourquoi on fait tout ça ? On le fait pour produire des **aliments de qualité** et là j'aimerais encore dire qu'il faut que nous réfléchissions à la différence entre un aliment *sain* (c'est à dire un aliment qui ne contient pas de produits dangereux, pas de substances chimiques) et un aliment *vivant*, qui est autre chose qu'un aliment sain. On aimerait avoir les deux ! Alors je reviens à la question de départ : c'est quoi « le Vivant » ? Est-ce qu'il y a assez de forces de vie dans les aliments que je vais vendre à mes consommateurs ? Est-ce qu'ils vont être vraiment nourris dans leur vitalité par ce que ces aliments vont leur donner ? On peut avoir des aliments sans produits chimiques, donc sains, mais pas forcément très vivants ! Cela va se voir comment ? Sans utiliser l'approche géobiologique, on observe simplement la conservation, comment ces aliments vont durer dans le temps.

Dernier aspect : dès le début du mouvement biodynamique, il y a eu un souci autour des **questions sociales**. La question de la terre faisait partie de « l'ADN » du mouvement biodynamique, réfléchir à des nouvelles façons de gérer la terre comme un bien commun, de gérer l'eau comme un bien commun, de gérer l'argent aussi comme un bien commun. Que l'argent circule et ne soit pas un poison dans la société mais un ferment qui relie les projets entre eux, les initiatives entre elles.

Témoignage de Marion Haas

J'ai rencontré la biodynamie en même temps que l'agriculture, et ça a été une catastrophe ! Ma première expérience dans une ferme ne s'est pas bien passée du tout ... ! Heureusement, j'avais beau être jeune, je n'ai pas complètement jeté le bébé avec l'eau du bain. Je n'ai pas complètement jeté l'agriculture et je n'ai pas complètement jeté la biodynamie ! Après, j'ai eu d'autres occasions de rencontrer l'agriculture et la biodynamie, et ça s'est très bien passé, la preuve !

Donc, je m'appelle Marion Haas, je vis ici, sur cette ferme, depuis trente ans. Nous sommes arrivés dans la Drôme en 1984 et avant de trouver une ferme on a mis un peu de temps. Pendant ce temps on a été cueilleurs de plantes médicinales (je dis « on » parce que je ne suis pas arrivée toute seule mais avec Stéphane Cozon, mon mari) et là on a rencontré quelqu'un qui s'appelle Christophe Perret-Gentil qui est herboriste en Suisse. C'est la première personne qui m'a éveillée à la question de cette botanique Goethéenne, dont René nous a donné quelques éléments tout à l'heure. Effectivement, quand on est cueilleurs de plantes médicinales, on s'intéresse aux plantes, à leurs vertus, à leur reconnaissance botanique, à la manière dont les plantes soignent et comment elles se soignent... Et là, l'observation de la plante, dans son milieu, a été un outil très intéressant. Et pour moi cela a été très intéressant aussi de me rendre compte que les plantes étaient reliées aux planètes. Cela a été absolument une révélation, et cette révélation j'ai essayé de la cultiver pendant ces trente années passées ici à faire de l'agriculture biodynamique. Pour moi, le lien au cosmos, c'était quelque chose de nouveau. Je suis née en ville, j'ai passé les vingt premières années de ma vie dans une grande ville où on ne voyait pas beaucoup le ciel, je n'avais aucune notion de tout ça. Alors, découvrir que l'on est lié au cosmos, et pas seulement à l'influence de la lune, découvrir ce monde du cosmos : des planètes, des constellations,...cela a été un travail absolument réjouissant pour moi pendant toutes ces années. Et, la semaine dernière, on a encore fait, ici, un pas supplémentaire d'approfondissement de notre relation avec les astres avec Christine Sutter, qui travaille avec la méthode de Dorian Schmitt. Donc vraiment essayer de cultiver ce lien au cosmos, voilà quelle a été ma première entrée dans la biodynamie.

Ma deuxième entrée, a été de rencontrer, sur des marchés, des fromagers ardéchois (il y avait beaucoup de biodynamistes en Ardèche à l'époque). Ces éleveurs avaient monté un petit groupe, qui s'appelait l'association Olivier de Serres du Vivarais, et cette association se réunissait deux fois par an pour élaborer les préparations biodynamiques. C'étaient des occasions de rencontrer des gens, des occasions sociales, (parce que quand on est tout seul sur sa ferme on a pas forcément beaucoup d'occasions sociales...) et des occasions de découvrir des fermes parce qu'on tournait, on allait une fois chez l'un, une fois chez l'autre. Et puis, un jour, c'est venu chez nous et c'était un super cadeau : plein de gens étaient là pour mettre de la bouse de vache dans des cornes, les enterrer dans le jardin. Puis ils sont revenus ensuite au printemps, pour les déterrer. Et cela apporte une superbe impulsion de faire les choses ensemble, sur un lieu, cela permet vraiment de ne pas se sentir seul mais qu'on est nombreux à porter cette méthode.

Ces préparations, c'est un peu mystérieux, mais plus on les travaille, plus on les approche, plus on arrive à les ressentir. Et maintenant cela fait sept ans qu'un groupe se réunit deux fois par an ici, sur cette ferme. Et cela m'a amenée à rentrer dans une compréhension plus profonde et plus large de ce que sont les préparations biodynamiques. Parce que, effectivement, en étant sur le lieu où cela se passe, on est un peu responsable aussi de toutes ces choses précieuses que l'on a élaboré tous ensemble et que l'on va conserver dans notre cave et que l'on va ensuite distribuer aux membres du

groupe. Donc on a ces préparations, il y a celle qui va s'adresser au sol (celle à base de bouse), une autre plutôt à la plante, à ses forces de structure (celle à base de silice) et puis celles pour le compost. Et du coup, pour moi, c'est vraiment important qu'on arrive à tout faire ici, mais on n'y arrive pas toujours... surtout la valériane. Grâce à un membre du groupe qui est guide de haute montagne, on a même des cristaux de roche magnifiques, qu'on utilise pour faire notre silice. Et puis on a les plantes que tout un chacun aura ramassé et puis les organes qu'on a collectés. Donc on fabrique ici ces préparations, et cela m'a permis de, encore plus, m'approcher du compost : c'est pour moi un organe très important sur la ferme (de mon point de vue, son cœur) et ce compost, avec les préparations qu'on y incorpore, c'est vraiment comme un petit cosmos que l'on a recréé sur la ferme. Grâce aux préparations on a créé un organisme vivant en quelque sorte, avec un cœur, une fonction rénale, une fonction métabolique... une peau ! Et ces préparations du compost, composées de plantes médicinales, sont reliées aux influences particulières des planètes de notre système solaire et donc recréent en quelque sorte un cosmos miniature. Et ce compost-cosmos va ensuite servir à ensemercer toute notre ferme, en termes de fumure presque homéopathique.

Pour moi, aujourd'hui, la biodynamie c'est vraiment comme l'homéopathie ou l'acupuncture appliquées à la planète Terre : on utilise des substances à dose homéopathique, pour certaines on les dilue et on les dynamise, puis on les pulvérise sur la terre et c'est vraiment comme la dilution et la dynamisation d'un médicament homéopathique. Et puis l'acupuncture parce que j'ai l'impression que notre mission, en tant que paysans biodynamistes, c'est de contribuer à guérir la Terre : en tant que ferme, que jardin ou même que balcon en biodynamie, c'est comme si on était un peu comme un petit point d'acupuncture à la surface de la Terre. L'image que j'ai aujourd'hui, c'est ça : une ferme en biodynamie comme un point d'acupuncture pour notre planète, la biodynamie comme une méthode de soin homéopathique pour la Terre.

Pour ce qui est du côté social, il y a aussi un grand mouvement qui existe, c'est le Mouvement d'Agriculture Biodynamique : on est nombreux, on a des rencontres annuelles, une vie régionale. Il y a aussi un mouvement international, avec un congrès, une fois par an. Et là c'est l'occasion de rencontrer des paysans du monde entier, qui pratiquent l'agriculture biodynamique : en Inde, en Egypte, au Chili, en Chine,... Du coup cela permet de se rendre compte que la biodynamie ce n'est pas juste un truc européen, un truc de l'hémisphère nord: la biodynamie elle est partout sur la Terre.

Il y a aussi quelque chose d'important pour la biodynamie, c'est la qualité des produits. En tant que paysans on recherche la qualité mais on a aussi besoin de quantité. Quand on produit une tonne de fromage cela permet de nourrir plein de gens, si le fromage est bon, c'est encore mieux ! Mais on n'arrive pas, comme pour un vin, à valoriser cette qualité. Les viticulteurs ont cette chance que plus leur vin est bon, plus ils ont un terroir typique, plus ils arrivent à valoriser leur produit. Malheureusement, sur une ferme comme la nôtre, on ne va pas vendre plus cher notre fromage ou notre huile essentielle de lavande parce que c'est un super cru cette année ! Mais nous sommes plusieurs à travailler sur cette idée, ce thème, de la reconnaissance des crus pour les huiles essentielles aussi : il n'y a pas de raison que pour ces produits on ne s'attache qu'à la composition chimique et on a bien le droit, comme pour le vin, de les tester autrement et d'essayer d'avoir une image un peu plus cosmique, plus globale de la plante, et pas seulement de la découper en petits segments chimiques.

Voilà ce que j'avais envie de partager avec vous, comment j'ai rencontré la biodynamie, comment elle m'a accompagnée pendant ces trente années. Merci.

L'agroécologie par Madeline CARLIN

Bonjour à tous,

je ne suis pas Françoise Vernet. Vous aviez au programme Françoise Vernet, présidente de Terre et Humanisme qui, malheureusement, n'a pas pu venir. Vous auriez pu avoir Pierre Rabhi, carrément, c'était l'ambition mais, malheureusement, Pierre est quand même sacrément débordé pour son âge. Donc ce n'est que moi, Madeline, je suis animatrice en agroécologie. J'interviens beaucoup sur des formations et sur de l'accompagnement de projets agricoles ou autres projets de vie. Je suis là pour vous parler de l'agroécologie de Terre et Humanisme, enfin de celle que proposent et transmettent Pierre Rabhi et Terre et Humanisme.

Est-ce que tout le monde connaît Terre et Humanisme ? Je vais alors vous raconter ce qu'est Terre et Humanisme. Je vais commencer par vous raconter pourquoi je suis là. A la base, j'ai fait des études de biologie des populations et des écosystèmes. Très tôt, j'ai eu la chance d'aller vivre dans le Pacifique Sud où j'ai retrouvé le même émerveillement que j'avais vécu dans ma Lorraine natale, mais dans une forêt complètement différente. Et, comme une évidence, j'ai fait des études de Biologie. Sauf que, pendant mes études, même si j'ai eu de superbes expériences en Parcs, en Réserves,..., j'ai réalisé qu'on me faisait faire des inventaires d'orchidées (ou autres) mais que c'était un peu des petites bulles de nature qu'on mettait sous cloche. Et, à côté de ça, à la limite du parc, les pratiques agricoles -et pas que- étaient un peu désastreuses. Ça m'a beaucoup posé question. C'est ce qui m'a amené vers l'agronomie. Parce que j'ai réalisé que prendre soin de la Terre dans des parcs ou dans des réserves, pour moi, ça manquait de sens tant que l'agriculture était ce qu'elle était.

Et, grande joie, je suis arrivé en parcours d'agronomie où on ne parlait pas du tout de la vie du sol ! Je ne suis pas de la génération des Bourguignon malheureusement. C'était un désastre pour moi, parce que passer de fac de biologie où j'avais des supers profs, à Lyon et à Nancy, qui étaient vraiment fans de la vie du sol, c'était passionnant. Et, en agronomie, plus du tout. Donc c'était un peu inquiétant pour moi. On m'a parlé de rendement de blé, de rations de vaches mais c'est tout. Après mes études, je me suis retrouvée à travailler quelques années dans la fertilisation organique. Parce qu'en fait, pour moi, c'était comme la petite porte d'entrée, dans le paysage agricole actuel, pour amener de la vie au sol. Du coup, je me suis vraiment retrouvée à travailler avec des paysans conventionnels, des bios, des paysans et aussi des exploitants agricoles qui bossent sur 400 ha. Autant dire que sur 400 ha, c'est quand même compliqué de connaître chacun de ses hectares. C'était très riche sur ces aspects paysages agricoles mais aussi, globalement, sur l'état de notre société. Je me suis retrouvée à bosser dans des petits bureaux d'étude mais aussi dans une filiale de Veolia....! Merci, ils m'ont beaucoup appris !

Bref, tout ça m'a amenée à pousser la porte de Terre et Humanisme pour faire la formation d'animateur en agroécologie. Parce que j'ai la sensation, même si je ne suis pas bien vieille, d'avoir connu une agriculture paysanne. J'ai grandi entre deux fermes qui avait, l'une dix vaches et l'autre 25, comme on n'en voit plus. Elles n'existent plus malheureusement. Leurs terres sont intégrées à des grosses fermes de 300 ha maintenant. Dans mon paysage inspirant, à part Pierre Rabhi, Claude Bourguignon, c'était très très très restreint. Et, quand j'ai su que Terre et Humanisme faisait une formation longue d'animateur, ça m'a botté parce que je me suis dit que c'était là que je voulais intervenir: accompagner l'agriculture paysanne. Et, depuis, j'ai intégré le conseil d'administration de Terre et Humanisme et j'ai contribué, les dernières années, à la formation des animateurs sur le module « démarches participatives ». Parce que ce sont les outils humains qui m'intéressent de plus en plus même si je viens vraiment du sol. Enfin, mon rayon, c'est le sol. Enfin, comme vous tous. Du

coup, c'est aussi pour ça que je suis là aujourd'hui, en tant que membre du conseil, je suis là pour remplacer Françoise Vernet, pour représenter Terre et Humanisme.

Donc, je vais vous introduire rapidement Terre et Humanisme. C'est une association qui a vingt ans maintenant. Alors, elle n'a pas vingt ans sous le nom de Terre et Humanisme. D'abord, ça s'appelait « les Amis de Pierre Rabhi ». Parce qu'en fait, Pierre Rabhi faisait pas mal de formations chez lui et à l'international, mais il s'est vite retrouvé très très très sollicité. Donc, il y a des gens de son entourage qui ont contribué à monter cette association pour répartir un peu, que ça ne repose plus seulement sur Michèle et Pierre. Petite pensée pour Michèle car on ne parle pas souvent de Michèle mais, quand même, on n'aurait pas Pierre Rabhi sans Michèle Rabhi. Cette ferme tient la route, ces enfants tiennent la route, grâce à elle, car il a été bien absent dans les années 80, occupé au Burkina Faso, auprès de Thomas Sankara, entre autres.

En fait, Terre et Humanisme n'a pas du tout l'exclusivité de l'agroécologie. Ni Terre et Humanisme, ni Pierre n'ont inventé l'agroécologie. Enfin, ça n'a pas cette prétention. Quand M. Le Foll a commencé à utiliser ce terme-là aussi on a été très sollicités pour définir notre notion de l'agroécologie. Donc bien-sûr, aujourd'hui, moi, je vais vous parler de l'agroécologie sans tiret, en un seul mot... Au ministère, on met un tiret. De prime abord, c'est le seul point distinctif, faut que je le précise, nous on n'utilise pas de tiret... Et on n'a clairement pas la même définition. Donc, cette définition est récente, elle a quelques années. Et quelque part, c'est le fait qu'il y ait d'autres milieux où l'on commence à utiliser ce vocabulaire qui nous a un peu forcé à établir une définition propre à Terre et Humanisme.

J'imagine que vous le savez mais il n'y a pas de label, pas de cahier des charges. L'agroécologie, elle est vierge de « tampon ». C'est vraiment, dans l'approche de Terre et Humanisme, une démarche. C'est à dire, on est tous en chemin. Je ne crois pas connaître de fermes exemplaires, enfin, il y en a des très très très bien, mais il n'y a pas une ferme de référence en agroécologie. Et puis, de toute façon, comme chaque ferme est un écosystème, elles ont chacune leur individualité et leur particularité. Donc, il n'y a pas une définition d'une ferme en agroécologie mais, avec une approche globale, on a fait émerger **douze piliers** qui illustrent cette démarche. Je vous épargne le petit powerpoint mais si certains veulent le voir, vous pourrez.

En fait, pour l'agroécologie selon Terre et Humanisme et selon Pierre Rabhi, d'abord, il s'agit de valeurs paysannes. Alors, des **valeurs paysannes**, vous pouvez me dire « ça veut dire quoi ? ». C'est un peu comme si je vous parlais de bon sens paysan. On peut tous considérer qu'on a des valeurs paysannes. Et même probablement, plein d'exploitants agricoles considèrent qu'ils ont des valeurs paysannes. Du coup, je vais un peu développer même si c'est délicat de définir des valeurs. Un paysan, c'est un gars du pays. Enfin, littéralement, il est du Pays, ça veut dire quelqu'un qui vit sur un terroir, qui le connaît, qui est inscrit dedans, mais vraiment qui fait partie de cet écosystème Pays. Quand je dis Pays, bien-sûr, je ne parle pas de notre pays, de notre nation. Je parle d'un terroir. Ça fait écho à une posture, un engagement, en tant qu'humain, à vivre un terroir, à le vivre en conscience, en bienveillance, à s'intégrer dans ce territoire en respectant l'ensemble des formes de vie qui s'y manifestent. Ça veut dire aussi, bien sûr, s'inscrire dans ce territoire en termes de vie sociale et de savoir-faire traditionnels, d'histoire de ce terroir et on verra que ça demande des connaissances sur ces compartiments de ce paysage. Pour moi, c'est vraiment ce point-là, le premier point des douze piliers, ce point-là qui fait l'identité de l'agroécologie de Terre et Humanisme.

J'enchaîne sur le deuxième qui parle de **vision à taille humaine**. Je vous le disais, par exemple, selon moi c'est compliqué de rester paysan et de garder une vision à taille humaine sur une ferme de 400 ha. Je ne crois pas, enfin, l'humain n'étant pas parfait, et n'étant pas super-héros, je ne crois pas que l'on soit en mesure de connaître 400 ha comme on pourrait en connaître vingt. On ne peut pas les parcourir à pieds. Il y a quand même clairement une distance, vis-à-vis d'un parcellaire

comme celui-là, qui s'impose et nous éloigne de ce terroir. Une vision à taille humaine, ça veut dire vraiment, pouvoir s'intégrer dans cet écosystème, le comprendre, dans ses aspects sociaux, dans ses aspects économiques, dans ses aspects environnementaux, dans ses aspects agronomiques. Et quand je dis « aspects agronomiques », sur certains territoires, je pense par exemple à l'Ardèche, et vous êtes bien lotis ici aussi, c'est déjà bien compliqué de comprendre tout ce qu'il se passe sur un hectare, d'en percevoir les fonctionnements, ne serait-ce que sur la vie du sol, ou sur la géologie : des fois, sur un hectare, on peut avoir plusieurs types de roches-mères. Quand je dis « comprendre l'écosystème », je pense que l'appréhender est plus intéressant. Le comprendre, c'est bien prétentieux, c'est bien ambitieux. En tout cas, s'y intégrer avec une vision qui, justement, intègre tous ces aspects-là. Et les aspects sociaux sont prioritaires. C'est fondamental d'avoir un lien, car l'Homme est un animal grégaire. Bien sûr, c'est chouette de pouvoir vivre en équilibre seul, mais c'est dommage, enfin, je pense qu'on passe à côté de quelque chose d'important si on évite de vivre avec nos concitoyens. La vision à taille humaine, c'est aussi une démarche qui est vraiment attentive, justement, aux interactions qu'il peut y avoir dans notre milieu. Mais quand je dis interactions, c'est aussi interrelations. C'est à dire qu'il y a des compartiments qui n'ont pas forcément à agir ensemble ou dont les actions ne sont pas concernées, mais elles ont forcément une relation. Deux plantes ou un animal et une plante qui vivent sur la même ferme ont forcément quelque chose à voir ensemble. C'est vraiment fondamental d'intégrer l'Homme à ce niveau-là. Attention donc à ne pas, comme nous l'a un peu dicté Descartes, considérer l'Homme au-dessus de tout ça, comme maîtrisant tout ça, mais vraiment comme un élément d'un tout. Et l'idée, dans cette approche d'un écosystème en agroécologie, c'est de s'intégrer à un écosystème existant et en favoriser les synergies. Pour favoriser les synergies, il faut quand même d'abord une grande capacité d'observation et quand on dit aussi « à taille humaine », c'est avec du sens et de la réalité. C'est à dire, c'est très bien de rêver et c'est très bien de projeter plein de belles choses quand on arrive sur un terrain par exemple mais c'est très très important de rester ancrés à la réalité et à nos capacités aussi... et à notre place d'humain dans tout ça. Entre autres, on intègre aussi dans cette vision à taille humaine, le fait de limiter par exemple la prise de risque financière. C'est à dire pour un projet de ferme, par exemple, un projet qu'on appelle à taille humaine, c'est définir un projet qui soit supportable pour nos épaules et dans une logique non pas de survie mais plutôt d'épanouissement. Et, dans l'idéal, ne pas se surcharger de risques et d'engagements auprès de banques. Comme notre système dominant (je ne sais pas s'il est encore dominant) nous le suggère ou nous y invite largement.

Le troisième pilier après les valeurs paysannes et la vision à taille humaine, c'est **l'autonomie**. Alors, on l'appelle d'ailleurs « vers l'autonomie » puisque l'autonomie, on l'acquiert pas comme ça : « hop, demain, je suis autonome ». Donc, comme je le disais pour l'approche globale de l'agroécologie, l'autonomie, c'est un cheminement. Et l'idée c'est d'optimiser un maximum la valorisation des ressources qu'on a à notre disposition. C'est pour ça aussi qu'en agroécologie, on dit souvent à nos stagiaires, par exemple « il n'y a pas de recette miracle même pour faire un compost ». D'abord, qu'est-ce qu'on a et de quoi on dispose? Et l'autonomie, ça passe par là : c'est vraiment d'abord faire avec ce qu'on peut trouver dans notre milieu. Donc, valoriser les ressources naturelles locales mais aussi optimiser un maximum les matières produites et les matières dont on a besoin (ce qu'on pourrait appeler les intrants). Dans l'idéal, on pourrait les limiter mais, si, comme on disait tout à l'heure, j'ai besoin de fumier, que mon voisin a du fumier et que, moi, j'ai des céréales à lui fournir en échange, on peut considérer que c'est une démarche d'autonomie. Lui, ça l'autonomise, moi aussi. On peut être autonome main dans la main. On n'est pas obligé d'être autonome tout seul. Et quand on tend à l'autonomie, bien sûr, ça concerne les intrants en fertilisation ou en amendement, mais ça peut être sur nos semences, sur notre alimentation, sur l'énergie. Tout ça, ça demande de développer des savoir-faire. Et, il se trouve que, malheureusement, à l'heure actuelle, on s'est quand même éloigné de beaucoup de savoir-faire traditionnels qui servaient à cette démarche d'autonomie.

Donc, c'est une de nos préoccupations premières chez Terre et Humanisme, dont la fonction est de transmettre l'agroécologie. Le boulot de l'association est vraiment la transmission et la formation. Et,

il ne s'agit vraiment pas que de savoir-faire liés à la terre. Cela implique la gestion de l'eau, l'entretien des outils.

Entretien des outils, je le cite souvent à mes stagiaires, c'est fondamental. Il y a des gens qui ne prennent pas du tout soin de tous leurs ustensiles. On ne peut pas considérer qu'on va tenir le coup sur la durée si on ne prend pas soin de tout ce qui nous entoure. Notre lien au vivant est très riche et dense et nous nourrit. Pour autant, on a encore beaucoup besoin de matériels. C'est donc important de savoir où on se fournit et comment entretenir ses outils et équipements. Pour tendre vers l'autonomie, c'est super si je trouve le moyen de fabriquer mes outils, ma maison, de faire mes semences, mais si je veux être autonome en alimentation, je ne peux pas considérer que j'atteindrai cette autonomie-là si mon sol est mort. Il y a quand même aujourd'hui beaucoup de terres en France qui sont concernées par ce problème de mort des sols et je pèse mes mots. Je connais des gens qui s'installent dans des visées d'autonomie sur des terrains qui ont été dévastés. Mais comme je parlais de mort, c'est presque un assassinat, ou un génocide. Parce que vraiment, il y a des terres françaises qui ne sont plus vivantes, ou plutôt, qui n'expriment plus de vie.

Heureusement, ce qui est chouette c'est qu'avec l'agroécologie par exemple, dès l'instant où on enclenche des mécanismes pour nourrir le sol, le potentiel de vie présent dans le sol peut se développer. La vie est quand même tellement volontaire, on n'a pas grand-chose à faire pour que ça fonctionne. Dans une approche technique, si on n'avait qu'une définition à retenir de l'agroécologie c'est vraiment la vie du sol, qui est liée à l'arbre, dont on parlera tout à l'heure. La vie du sol est fondamentale, elle est favorisée par les rotations, les associations de culture, le compostage sous toute ses formes, la fertilisation organique évidemment, sous toutes ses formes, avec ou sans compost. Et, bien-sûr, la couverture des sols, vivante ou sèche, c'est-à-dire paille ou plantes couvre-sol. Et, bien-sûr, si je nourris le sol, je fais en sorte de le travailler un minimum. Je dis bien « un minimum » et pas « pas du tout », parce que pour avoir grandi dans une région argilo-calcaire, je sais qu'il y a des sols qui ont besoin quand même qu'on les travaille un peu, pas forcément tout le temps. Mais quand on récupère un sol qui a été tassé pendant les trente dernières années, mon paillage va mettre quelques décennies à faire son effet. Donc, des fois, on a besoin d'un travail superficiel.

Le pilier suivant évidemment est lié à la **biodiversité**. La biodiversité naturelle qu'on préserve. Comme je l'ai dit au tout début, il y a un respect du vivant qui est primordial. Mais aussi, un patrimoine végétal cultivé et animal qu'on diversifie un maximum. Pourquoi? Je pense que vous le savez tous : car ça permet protection, respect, sauvegarde de la biodiversité existante naturelle mais aussi de notre patrimoine cultivé. Parce que, quand même, on hérite de quelques millénaires de sélections, on ne mesure pas toujours cet héritage de l'histoire agricole. Et, en quelques décennies, on a perdu une part importante de notre biodiversité cultivée. Personnellement, je suis plus issue de l'élevage, donc je pense plutôt aux races rustiques qu'aux variétés rustiques, vous m'excuserez. Mais en même temps, c'est beaucoup plus parlant quand on pense aux races. Nos races rustiques sont quand même sacrément robustes. Donc, quand on part du principe où on peut faire confiance à la vie, c'est beaucoup plus simple quand on s'entoure de races et variétés robustes et donc, anciennes. Je fais des raccourcis mais on aura le temps de discuter cet après-midi. Pourquoi, parce qu'en fait, quand je favorise la biodiversité, je favorise aussi les mécanismes de régulations naturelles. Ça ne veut pas dire qu'on n'aura plus rien à faire, plus du tout d'intervention ou de soins à apporter. Mais en tout cas, on optimise l'équilibre et la résilience du système, ou de l'écosystème. Et, bien-sûr, je disais « on favorise un maximum les variétés anciennes et les races rustiques » mais, je le précise-je ne sais pas si c'est nécessaire-des variétés adaptées au terroir. Et, bien-sûr, on évite, on proscrie dans l'agroécologie, les OGM, les hybrides. Avec ce système, dont on entretient l'équilibre et, avec notre capacité d'observation, on obtient un milieu qui est plutôt favorable à une bonne santé des plantes. C'est pour ça que je disais « qu'on n'a plus rien à faire »! Normalement, dans un écosystème où l'eau, l'air, et la biodiversité sont bien équilibrées, et avec surtout, une attention et une observation importantes, on se retrouve avec tout le meilleur : avec une gestion de sol correcte, des couverts végétaux, des associations de plantes et un paysan qui sait bien observer son milieu, une prophylaxie adaptée, des interventions adaptées (ça veut dire : pas systématique... comme les antibiotiques, c'est

pas systématique !). Et, bien-sûr, je vous le précise, mais c'est loin d'être nécessaire : même si on n'a pas de charte, ni de cahier des charges ni de label, mais ni OGM, ni hybrides. Et là, donc de la même façon, pour la santé des plantes, pas de produits de synthèse. Si, toutefois, notre observation nous amène à un besoin de traitement, il s'agira systématiquement de soins des plantes par les plantes. En tout cas, on utilise des éléments à disposition, naturels.

Je passe au prochain pilier qui est **l'animal**, qui selon moi, arrive un peu tard. Puisque l'animal est fondamental dans un système agroécologique. Parce que, clairement, on ne produit pas les mêmes composts avec ou sans matière animale. Et, parce que, clairement, on ne vit pas la même vie sociale avec ou sans élevage (c'est ma petite parenthèse très personnelle dans la définition de Terre et Humanisme). Cet animal, bien-sûr, il présente des services multiples. Il nous permet d'ouvrir des milieux quand on récupère des milieux enclavés, enfrichés, etc. Il contribue bien sûr à augmenter la biodiversité dans notre ferme et, comme je le disais, il contribue à la fertilité par ce qu'il apporte en fertilisation ou amendement selon l'utilisation. Et, potentiellement, il peut aussi faire de la traction. Donc cet animal nous aide beaucoup sur ce chemin vers l'autonomie et il contribue largement à la résilience de la ferme. Parce que quand on diversifie nos ateliers de production, c'est beaucoup plus sécurisant. Il y a quand même, aujourd'hui, en France, des gens qui ont des grosses grosses grosses fermes, qui produisent du lait et qui ne tirent pas un SMIC. Donc, vraiment la diversité de production, c'est une des clés je pense. On ne sait jamais, si un événement météo causait une grosse tuile sur une récolte, plus on a de récoltes diverses, plus on rebondit facilement. J'ajoute ce point personnel : l'animal selon moi, c'est aussi un compagnon. C'est aussi socialement important dans la vie d'une ferme de considérer sa place comme être social.

Le point suivant concerne la **gestion de l'eau**. Alors, évidemment, tout ça est beaucoup lié à du bon sens. L'eau...la meilleure façon d'abord de gérer l'eau, c'est d'éviter qu'elle s'évapore trop. Donc l'évaporation des sols est évitée par la mise en place de paillage ou de couverts végétaux. Et, bien-sûr limiter l'excès d'évaporation des plantes. Moi qui suis du Nord-Est de la France, ça m'a bien faite sourire quand, la première fois que je suis arrivée à Terre et Humanisme, en Ardèche, j'ai vu qu'ils faisaient des ombrières pour les tomates. Parce que, clairement, je n'avais jamais vu ça! Moi, j'ai plutôt besoin d'utiliser tout le soleil en été pour que les tomates en Lorraine soient riches et sucrées. Et en même temps, il y a aussi des coins de France, on a besoin d'ombrières pour éviter l'évapotranspiration des plantes. Et puis, bien-sûr, optimiser la gestion de l'eau aussi par notre capacité en tant qu'humain à aménager une parcelle. Alors, ça peut être des terrasses, des fossés, des baissières, ça peut être des mares. Parce qu'on peut faire venir l'eau à la mare et c'est fort intéressant. Et puis, ça peut être aussi l'occasion de faire circuler l'eau plutôt que de la laisser stagner ou de la laisser prendre le chemin le plus « droit ». La faire circuler, d'ailleurs, comme les anciens savaient bien le faire.

J'ai une petite pensée pour André Pochon qui vient de ce coin où les prairies de fonds de vallée étaient irriguées. C'était d'une technicité, en termes d'agronomie, qui était vraiment fascinante : tout un système d'irrigation des prairies de fonds de vallée alors qu'il n'y a pas beaucoup de pentes mais beaucoup d'eau. Et puis, bien-sûr, aussi un atout important pour la gestion de l'eau, c'est l'apport de matière organique au sol, parce qu'on dit (je ne sais pas si c'est validé par l'INRA) qu'un volume de compost peut retenir jusqu'à dix fois son volume d'eau. En tout cas, évidemment, un sol qui est riche en matière organique, voit sa capacité de stockage de l'eau largement améliorée. Donc, nourrissons nos sols en matière organique : une raison de plus !

Et, enfin, j'arrive à **l'arbre**, en parlant d'apport de matière organique. Il arrive bien tard aussi. Ils sont tous liés... Je suis désolée, on est bien obligé de les mettre dans un ordre ! Et c'est aussi pour ça que sur le schéma, les items sont disposés sur une spirale, parce que tout est lié. L'arbre... -je ne sais pas si c'est nécessaire que j'y passe beaucoup de temps-il peut prélever des éléments en profondeur. Il les ramène en surface. Il va participer à la fabrication de l'humus par ses feuilles. Il peut nous

protéger des vents, du soleil, des intempéries. Bien sûr, il abrite et nourrit de nombreux auxiliaires. Et ça peut, à terme, être une source d'énergie et, pendant sa vie aussi, être une source de créativité, puisqu'on peut faire tellement de choses avec ses branches, etc. Il me semble qu'André vous en parlera davantage donc je vais vite.

Le point suivant est aussi potentiellement lié à l'arbre, il s'agit d'un **habitat cohérent**. Dans une démarche agroécologique, c'est encore une fois pas le tout de tendre vers une autonomie alimentaire si on n'intègre pas la question de l'habitat. Et, je fais le lien direct avec le point suivant: **l'énergie**. Parce que les deux sont liés de toute façon. Je vais assembler ce qui est dit sur l'énergie et l'habitat dans la définition. La première façon d'économiser, de réduire notre impact, c'est, déjà, de ne pas consommer, de consommer moins. Parce qu'une énergie économisée, c'est une énergie qu'on n'a pas besoin de produire donc c'est déjà ça. Et bien sûr, un maximum d'énergie renouvelable, voire 100 %, ça dépend de nos installations et de nos capacités.

J'en viens enfin au dernier point qui, pour moi, est fondamental. C'est vraiment lié à l'économie, à l'économie locale. Le point s'appelle carrément : « **une économie locale dynamisée, la sobriété heureuse** ». La sobriété heureuse, bien sûr, c'est une notion un peu minimaliste, non pas de privation, mais vraiment d'analyse de nos besoins et de réponse à nos besoins au lieu de se créer de faux besoins. Tout ça dans la joie parce que quand on est capable de vraiment répondre à nos besoins élémentaires et véridiques, je pense qu'on n'est pas bien loin du bonheur, si on est en mesure de l'identifier!

Et ça rejoint cette notion d'économie locale dynamisée parce que, comme dans un écosystème, tout est question de coopération et de synergie. Et je crois vraiment que ça s'illustre par les circuits courts mais aussi par la transformation. On pourrait élargir ça, non pas seulement à l'alimentation, mais à toutes les initiatives locales et aux alternatives qui fleurissent en ce moment.

Et, pour moi, ça rejoint aussi la notion de **transmission**. Parce que dans mes anciens métiers, j'ai vu des paysans très très très isolés. J'ai vu des exploitants agricoles qui avaient commencé leur carrière en tant que paysans et qui disaient eux même être devenus des exploitants agricoles. Et qui, quand je leur demandais pourquoi, parmi les trois fils, personne ne reprenait, la larme à l'oeil, ils me disaient : « ben de toute façon, c'est mieux quand on voit ce qu'on a fait de la ferme...en plus, maintenant, on est esclave, on choisit plus où vont nos produits et, nous-mêmes, on mange plus correctement ». Voilà, en fait, il est là le challenge pour nous tous: c'est pas le tout de savoir faire un compost, et c'est pas le tout de savoir faire de la confiture ou de produire son énergie. Clairement, si on ne sait pas le faire tous ensemble et si on ne sait pas vraiment ré-imaginer une société entière, tant qu'on restera dans ce paradigme dominant, on n'ira pas loin.

Et pour illustrer ce point, j'avais envie de vous citer l'exemple d'une ferme que j'ai côtoyé en Centre Bretagne quand j'y travaillais, les dernières années. Elle illustre très bien cette idée de s'intégrer dans un écosystème humain, enfin, territorial, global. C'est la ferme de Vincent et Guylaine. Vincent, c'est donc le paysan dont j'ai mangé le pain pendant 2 ans et demi. Et je le remercie parce que ça participait à ma bonne mine! Vincent et Guylaine ont quitté la Mayenne il y a 5 ans. Ils ont fait un tour de France avec leurs 4 enfants dont un petit en bas âge. Et ils ont décidé d'aller faire du woofing à droite, à gauche car ils savaient qu'ils voulaient être paysans. Mais ils n'avaient pas encore fait le choix de quelles productions. Guylaine, elle, était à fond sur l'élevage de brebis. Et, Vincent envisageait de faire du maraîchage. Donc, heureusement, ils sont partis en woofing, ils ont failli s'installer dans le Tarn... Mais ils ont choisi le Centre Bretagne, donc pas très loin de chez eux finalement!

C'est super beau, comme exemple de parcours, parce qu'ils ont trouvé un petit terrain où il n'y avait rien, seulement de belles prairies bocagères... Ils ont construit d'abord un petit hangar. Sur le

chemin, en woofing, Vincent avait décidé de faire du pain et Guylaine était toujours sur le projet d'élevage de brebis. Et le hangar accueille aujourd'hui le fournil mais aussi leur lieu de vie familial. Ils vivaient en yourte, à côté, avec les 4 enfants. Rapidement, le premier, dès qu'il a eu quinze, seize ans, s'est construit sa petite cabane. Vincent et Guylaine, donc, petit à petit, ont pu acquérir des terres grâce à la SCI de la commune.

Pour ceux qui sont intéressés par des alternatives sociétales, je vous invite à regarder les infos qui circulent sur Tremargat, qui est quand même un fief de résistants et de créatifs culturels fabuleux. La commune a monté une SCI: la commune a des parts mais aussi les habitants. Cette SCI a permis, en l'occurrence, à Vincent et Guylaine d'avoir leurs dix premiers hectares. Vincent n'est pas encore autonome sur les céréales mais, cependant, on a un paysan boulanger à quinze km qui fait, lui, sa farine avec des blés anciens, cultivés naturellement ! Et aujourd'hui, Vincent et Guylaine vivent paisiblement avec leurs quatre enfants, ils sont de plus en plus autonomes grâce à divers circuits de distribution, l'épicerie associative du village par exemple.

A Tremargat, pour seulement 200 habitants, il y a quand même une épicerie associative, une SCI communale, un café associatif... Mais aussi, dans ce coin perdu de Centre Bretagne, il y a un réseau de producteurs et artisans, qui s'appelle KBTP (c' est pas très beau comme ça mais ça signifie Kreiz Breiz Terres Paysannes. Et, comme ils sont un peu éloignés les uns des autres, ils ont créé leur réseau, simple et efficace: on peut commander le mercredi, pour se faire livrer le vendredi chez l'un d'eux -pour nous, par exemple, chez Vincent. Donc, chez Vincent le boulanger, on peut se faire livrer du poulet, du cidre, du beurre, de tous les autres paysans du réseau! Avec juste un véhicule et un animateur coordinateur, tout ça se passe comme sur des roulettes. Merci internet !

Bref, Vincent et Guylaine n'ont même pas besoin de faire des marchés et de se lever tôt le matin parce qu'ils ont autour d'eux trois réseaux qui distribuent leurs pains, leurs oeufs et l'agneau. Je trouve ça magique parce qu'en fait, chez Vincent et Guylaine, il y a des gens qui ont appris à faucher les blés, il y a des gens qui ont appris à entretenir les haies, et faire du bois... Et le vendredi, quand enfin, la cuisson finie, on passe tous chercher notre pain, c'est l'occasion d'échanges d'infos, de nouvelles,... Cette ferme est aussi un lieu de rencontres!

Je les salue régulièrement parce qu'ils semblent avoir eu beaucoup de courage. Et, en même temps, maintenant que je les connais, et que je rencontre tant de personnes au parcours riches de sens, je me rends compte que non. Comme je l'ai souvent entendu, « c'est rester dans leur ancienne vie qui leur aurait demandé beaucoup de courage ».Et, c'est vrai qu'ils respirent la joie et le bien-être. Comme je le disais en début d'intervention, il n'y a pas de fermes exemplaires, ni « labellisées », parce que l'agroécologie est une démarche. Vincent, Guylaine et leurs enfants illustrent bien cette démarche vers la simplicité, la sobriété et avec une grande place pour la joie.

Merci.

Témoignage d'André SIEFFERT

Bonjour. Je m'appelle André. Je vais vous parler en vingt minutes, du parcours d'une trentaine d'années. Donc, c'est un bon exercice !

Au départ, je suis biologiste et ensuite je me suis formé à l'agronomie tropicale avec une spécialisation en agroforesterie. Dans mon parcours, j'ai été trois ans dans le développement dans les pays du Sud (Rwanda, Cameroun). Ensuite, j'ai eu seize années de pratiques dans le maraîchage, dix ans à mon compte et six ans au Centre Agroécologique des Amanins. Maintenant, je suis impliqué depuis 2010 dans le développement de l'agroforesterie en France.

Donc, mon parcours débute à l'Université Paris Sud (Orsay). Je me suis formé à la physiologie végétale, la biochimie, la génétique et la biologie moléculaire. Parmi mes professeurs, Étienne Guillé, enseignant en biologie moléculaire, parlait aussi dans ses cours des relations ADN/Cosmos. Ce qui m'a éclairé sur une approche globale du vivant. Il faisait notamment des travaux sur l'effet des métaux sur le vivant, en particulier sur l'induction et le contrôle du cancer, en essayant d'identifier les effets vibratoires liés aux métaux. Ces orientations de recherche très marginales en biologie cellulaire avaient le mérite de tenter de comprendre. Il m'a également fait découvrir dès cette époque les travaux sur la théorie des systèmes de van Bertalanffy. Il m'a aussi remis l'ouvrage sur les cristallisations sensibles de A. et O. Selawry qui m'apportait des éléments sur une méthode pionnière pour évaluer la qualité des aliments. Et, donc parallèlement aux études de biologie moléculaire et de physiologie végétale qui étaient très concrètes sur les processus physiologiques, la biochimie, il y avait donc aussi tout un enseignement qui était transmis sur une façon d'étudier le vivant.

Ensuite, en 1985, j'ai commencé mon travail de thèse sur l'effet de la pollution atmosphérique sur le dépérissement des forêts au Laboratoire de Botanique du CNRS de Gif-sur-Yvette. Le directeur du Laboratoire était intéressé par les recherches sur la chronobiologie, à savoir les rythmes circadiens qui s'expriment dans les plantes avec un fonctionnement calé sur un rythme qui n'est pas tout à fait de 24h. Les enzymes, même en éprouvette, manifestent ce rythme circadien qui est justement relié aux rythmes des planètes, aux rythmes cosmiques. J'ai ensuite failli faire mon post-doctorat sur la chronobiologie dans un laboratoire de Biologie à Freiburg en Allemagne. La suite de mon parcours a ensuite été modifiée par la rencontre avec les pays du Sud.

Ce qui m'intéresse depuis le début, c'est, finalement, à travers le fonctionnement de la plante, son lien au sol, son lien au milieu et à l'écosystème à différents niveaux pour comprendre le fonctionnement du vivant, la gestion des végétaux dans les pratiques agricoles et pour la gestion de l'écosystème au sens large. Le temps de rédaction de ma thèse a aussi été l'occasion d'approfondir la question de l'effet de l'Homme sur la biosphère. J'ai fait également durant cette période un petit séjour au Sénégal pour découvrir des projets agroforestiers qui étaient conduits par le CIRAD, sur un projet de reboisement des dunes. Je me suis tout de suite passionné pour le développement, pour la situation des agriculteurs, des paysans qui vivent dans leur milieu. Et j'ai finalement découvert une passion : ce n'était pas par la biologie moléculaire que je souhaitais contribuer à la question de la production alimentaire mais je souhaitais être plus proche du développement de la société, comprendre les situations des personnes dans leur milieu de vie, leur relation aux éléments, aux

ressources et à la production de leur alimentation. C'est ce qui m'a fait basculer vers l'agronomie tropicale.

Entretemps, avant d'aller vers ça, j'ai fait un voyage en Inde pendant quatre mois où je n'ai visité que des projets agroforestiers : reboisement du désert, des projets de l'ONU, de différentes ONG, des petits projets portés par des personnes très engagées, pour aller au « fin fond » de la brousse voir la gestion de pépinières d'arbres et comment ça pouvait permettre de faire de l'agriculture dans des conditions vraiment très extrêmes. Et, c'est au retour de ce voyage que je me suis inscrit finalement à l'école d'agronomie tropicale (au CNEARC) en spécialisation agroforesterie. Du coup, cela m'a permis de vraiment découvrir beaucoup de choses sur le monde rural, sur les pratiques agricoles et sur les systèmes agroforestiers traditionnels.

C'est aussi à ce moment-là, que j'ai commencé à m'intéresser beaucoup plus au lien avec les ressources, donc à la question de la gestion durable des ressources naturelles mais aussi au lien de l'humain avec le monde vivant. Dans le cadre d'une étude sur les modes de production des villageois dans le Sud-Est Cameroun, j'échangeais avec un prêtre zairois, qui faisait sa thèse en philosophie sur le lien entre les humains et sur leur rapport au monde. Il analysait les fondements de la pensée de Descartes et montrait comment, chez les Bantous, il y avait en fait un tout autre rapport au monde, d'autres conceptions, d'autres relations entre les hommes. Le singulier de Bantou est Muntu qui signifie « être-avec ». La société bantoue est construite sur la notion d'« être-avec », qui suppose de mettre en priorité dans la société la relation entre les êtres humains, mais aussi l'« être-avec » la Terre et le monde vivant, avec également toute une symbolique concernant la relation de l'Homme ou de la Femme avec la Terre -dans l'acte de plantation, dans l'acte de travailler la terre, etc... Donc je me suis beaucoup intéressé à ce fonctionnement très particulier de la société africaine, aux pratiques traditionnelles dans ces sociétés, et aux conséquences qu'elles peuvent avoir sur le rapport au monde vivant et aux ressources.

Par la suite, l'étude de l'agroforesterie m'a permis d'identifier une pratique qui est très ancienne et très répandue dans les pays du Sud. Je découvrais aussi que 80 % de la population mondiale fonctionne sur un modèle socio-économique basé sur le don/contre-don, qui ne fait pas appel à l'échange monétaire. Dans ce type de société les relations entre les humains sont régulées par les échanges de services et de biens. L'étude par divers chercheurs des systèmes agricoles traditionnels, et notamment des systèmes agroforestiers fortement diversifiés, a beaucoup inspiré les fondements de l'agroécologie. J.J. Ewel écrit en 1999 une publication qui s'intitule « Les systèmes naturels comme modèles pour la conception de systèmes agricoles durables », prônant des systèmes qui s'inspirent du fonctionnement de la Nature. Et, M.A. Altieri a beaucoup étudié les systèmes agroforestiers d'Amérique Latine pour en tirer les fondements de l'agroécologie pour les pays du Nord. Ces principes fondamentaux font qu'il faut aujourd'hui restructurer les systèmes agricoles avec une plus grande diversité, à l'inverse de la simplification, de la monoculture, ... qui sont courants aujourd'hui. Il s'agit de créer des systèmes agricoles complexes qui permettent d'optimiser le microclimat et aussi de maximiser les phénomènes de régulation naturelle des maladies, des parasites,...

Tous ces systèmes traditionnels sont construits sur cette logique-là : les paysans des pays du Sud adoptent ça spontanément, c'est la logique paysanne. C'est aussi créer des strates de végétations avec des arbres de hauts jets, des arbustes, des arbres fruitiers. Et les arbres de haut jet, là-bas, font 40-50m de haut. Après, on a les arbres fruitiers, les bananiers qui sont encore un peu plus bas, la

cannelle qui peut grimper là-dedans et des cultures au pied des arbres. Certaines cultures ne sont d'ici, mais on cultive le maïs, l'arachide, la tomate, etc. Et donc l'important, dans ces systèmes-là, c'est la forte biodiversité. La forte diversité des cultures d'abord. Donc, une association, déjà ça permet de minimiser les risques puisque ça minimise les problèmes en cas de perte sur une récolte, ça permet de diversifier les sources de revenus et de minimiser les risques au niveau économique. C'est basé sur le choix de variétés diverses adaptées aux conditions locales, avec certaines résistances si possible. Si on arrive à les trouver. C'est privilégier les successions, privilégier les rotations en voyant les complémentarités entre les différentes espèces, les interactions. Il y a aussi là-dedans tout le monde vivant sous la terre, les relations avec les mycorhizes, les liens entre les arbres, les arbustes, les cultures annuelles. Et, notamment dans le travail du sol : quand on fait le travail du sol, on est souvent en train de perturber tout ce réseau souterrain qui s'établit et qui permet une communication entre les différents individus et qui permet d'absorber des éléments minéraux à une grande distance par rapport à là où est la plante, qui ne peut pas se déplacer.

Ensuite, donc à voir absolument dans ces pratiques-là, dans ces systèmes, il y a le système « milpa » qui associe le maïs, le haricot et d'autres cultures en-dessous. Ce sont des systèmes qui permettent de favoriser l'activité biologique dans les sols et la fertilité. C'est toujours un sol couvert. C'est le principe de l'agroforesterie, c'est souvent en milieu forestier semi ouvert et on n'a jamais un sol dénudé dans ces systèmes-là. C'est un des grands principes. Et, du coup, dans ces espaces-là, on a évidemment plein de zones refuges pour les auxiliaires, pour différents insectes, des oiseaux, toute une faune importante. Ça peut être dans les haies, dans les bandes enherbées, les arbres. Au Cameroun, j'avais été sur le Radeau des Cimes en 1991. Et là, ça m'a fait prendre conscience, au travers des travaux de Francis Hallé, que finalement l'écosystème n'est pas seulement au ras du sol avec quelques légumes et des arbres fruitiers. La canopée est très importante. La moitié de l'écosystème est en fait en haut. On a même des fourmis, des araignées qui sont spécifiques à la hauteur, à la mi-hauteur ou au ras du sol. Et, toute cette diversité est même différente entre un milieu fermé forestier et un milieu semi-ouvert : on n'a pas la même diversité des espèces et des variétés, etc. Donc, en fait, l'écosystème cultivé, c'est absolument à penser avec une strate haute qui permet d'héberger encore toute une diversité.

Au Rwanda, j'ai travaillé en 1990 sur un projet agroécologique, agroforestier. Il m'a permis de voir un peu après cinq ans de fonctionnement le projet qui était mené par le professeur Kurt Egger de l'Université de Heidelberg, qui est un des pionniers de l'agroécologie en Allemagne, de la culture biologique et aussi de l'écologie humaine. Il conduisait un projet agroforestier au Rwanda. J'ai pu évaluer les pratiques des paysans dans l'adoption des pratiques agroforestières, la plantation des arbres, les problèmes que ça pose, etc. C'était une base intéressante.

Après, j'ai travaillé une année avec Terre Vivante au retour du Cameroun sur le Plan de Développement Durable (PDD) où la question était : « Comment amener les agriculteurs, les fermes, à aller vers des pratiques plus respectueuses de l'environnement ? » Et c'était un des Plans de Développement Durable orientés sur la Bio, avec André Pochon qui suivait un PDD et Claude Aubert qui conduisait celui en Isère, sur 52 projets au total en France.

Ensuite, je me suis installé en 1995 comme maraîcher. J'ai fait partie d'un groupe de biodynamistes qui était à moitié sur la Drôme et les Hautes-Alpes, et donc, avec tout un apprentissage de l'approche biodynamique. A partir de 1999, j'ai commencé à travailler en traction animale également. Et, j'ai

planté des arbres fruitiers et des légumes associés en alternant les lignes d'arbres fruitiers avec les légumes. Là, du coup, j'ai commencé à réfléchir à comment mettre en place l'approche agroforestière en maraîchage, associée à la traction animale et avec différentes pratiques (la biodynamie) et, également, la question du non travail du sol, du non labour. J'ai fait des essais pendant 6 ans en traction animale avec la méthode Kemink qui était diffusée par Manfred Wenz. Et, ça a été très difficile parce qu'il y a moins de puissance avec le cheval qu'avec le tracteur. Quand je suis arrivé aux Amanins en 2005, je combinais un labour initial et après, tout était fait en traction animale.

Ça a été aussi l'époque où j'ai découvert des travaux : les expérimentations depuis 1984 sur la ferme expérimentale conduite par Dominique Florian sur la ferme de l'IRABE à Lorient-du-Comtat qui m'a sensibilisé sur la question de la qualité biologique des productions à travers ses résultats. Les analyses des fruits produits sur la ferme montraient vraiment une très forte relation entre fertilisation, qualité des sols, apparition des plantes adventices bio-indicatrices de bons sols. Et tout ça relié à la qualité, à la composition biochimique, à la qualité nutritionnelle des fruits, relié aussi à une capacité de conservation très très forte de ses fruits qui n'entamaient pas un processus de pourrissement, mais plutôt de conservation, de déshydratation... Il pouvait y avoir des abricots, des prunes qui séchaient sur l'arbre ou au pied de l'arbre. Donc, là, j'ai pris conscience qu'il y a quelque chose à rechercher du côté de la composition biochimique, du côté de la fertilisation et la qualité nutritionnelle des aliments.

Ensuite, au Centre Agroécologique des Amanins, j'ai travaillé comme responsable maraîcher de 2005 à 2010. J'ai repris un diagnostic agroforestier : on a planté deux km de haies, j'ai implanté un verger maraîcher à nouveau avec des arbres fruitiers et une autre zone très dense en réseaux de haies associées aux parcelles maraîchères qu'on peut voir aujourd'hui. Les haies font dix m de haut et ont été plantées en 2007-2008. Ça permet d'avoir aujourd'hui un support de démonstration, illustrant comment on peut faire et ce qu'il faudrait éviter... A l'époque je n'avais pas encore tous les éléments de réflexion et de planification dont je dispose aujourd'hui après un travail de deux ans sur la conception de vergers maraîchers.

J'ai réalisé un travail dans le cadre d'un post-doctorat financé par la Fondation de France de 2011 à 2013 auprès de l'INRA d'Avignon (Unité Plantes et Systèmes de Culture Horticoles) en collaboration avec le Groupe de Recherche en Agriculture Biologique d'Avignon, sur la conception de la « Ferme Pilote de La Durette » en agroforesterie sur le verger-maraîcher, où j'ai pu vraiment faire un travail de synthèse entre ma pratique de terrain et différents outils. J'ai pu voir aussi comment étudier une approche plus globale sur ce genre de systèmes. Parce que, là, on ne peut plus faire varier un paramètre, on ne peut plus faire de relations entre un élément qu'on fait varier et puis le résultat parce qu'on a une boîte complexe avec plein de paramètres qu'on peut faire varier. Et puis, on a plusieurs éléments en sortie. Il était donc nécessaire de regarder selon une *approche système* comment on peut évaluer les résultats dans ce genre d'espaces diversifiés. Cela m'a permis de travailler vraiment sur les paramètres de conception de ce type de systèmes, de voir aussi les résultats au niveau économique. Puisqu'il s'agit aussi d'assurer la pérennité de la ferme, de générer un revenu satisfaisant, de voir aussi la diversification des revenus sur une même surface,... C'est une dimension assez importante de l'agroforesterie : on peut générer plus de revenus de l'arboriculture associée au maraîchage que si on ne faisait que le maraîchage ou que l'arboriculture. Cela c'est une dimension importante.

Actuellement, je suis membre de l'Association Française d'Agroforesterie. Du coup, j'ai pu découvrir le travail sur la conduite de différents systèmes agroforestiers. J'ai découvert le travail de Konrad Schreiber sur le Semis sous Couvert Végétal, sur les différents aspects fondamentaux pour nourrir le sol, notamment avec le carbone pour activer la vie du sol, et même, l'auto-fertilité du sol à travers ces pratiques. Le concept c'est d'avoir une couverture végétale horizontale et verticale. On a les sols couverts, un peu comme dans les systèmes traditionnels qui ont été observés, et la couverture végétale verticale, avec les arbustes et toute la diversité sur différentes strates arborées. L'objectif est d'avoir une diversité aussi bien à l'échelle de la parcelle, à l'échelle de la ferme, qu'à l'échelle du paysage et donc d'avoir un impact à différents niveaux de l'agroécosystème. Notamment, intégrer les arbres : ça peut être des fruitiers, des arbres à bois d'œuvre ou des arbres champêtres, en fonction des projets des agriculteurs. Ce qui permet d'avoir un impact important sur le micro-climat, d'augmenter la biodiversité, notamment d'augmenter les auxiliaires des cultures et de réguler les problèmes d'érosion. L'effet antiérosif de haies agroforestières sur des terrains en pente comme sur les terres au Rwanda est très efficace.

L'arbre est intéressant, il permet de réguler des problèmes de sécheresse, de garder l'eau, favoriser la circulation de l'eau, et en zone inondée il permet de drainer. Donc il a les deux effets : il permet de drainer les zones qui sont sensibles à l'inondation si on intègre suffisamment d'arbres. Évidemment il faut avoir certaines distances entre les lignes. Je ne rentre pas dans les détails de conception des systèmes agroforestiers. Ça peut protéger du vent. Évidemment, on a la diversification des productions et des revenus. En gros, aujourd'hui, l'objectif est d'accompagner la mise en place de ce genre de systèmes sur les fermes.

Il y a une ferme ici dans la Drôme, c'est la ferme de l'Université de l'Avenir sur laquelle il y a plusieurs agriculteurs qui s'installent et où donc l'agroforesterie est un des objectifs : de vraiment gérer la ferme sur 120 ha en agroforesterie. J'accompagne maintenant dans le cadre d'un projet de l'Association Drômoise d'Agroforesterie à Pont-de-Barret la mise en place de ces systèmes aussi bien en verger maraîcher, en grandes cultures, en élevage pour essayer de voir comment on peut concevoir ces systèmes. Puis, voir les réussites, faire un suivi sur ces fermes et alimenter un peu les connaissances en les mettant en relation avec les résultats obtenus dans le cadre de l'Association Française d'Agroforesterie dans différentes régions. L'important est d'avoir des échanges avec d'autres sites, d'autres régions et d'avoir une base de données un peu plus concrète et riche sur ces différents systèmes dans différentes régions en France.

Je vous remercie.

La permaculture par Agathe ROUBAUD

Je suis à l'Université Populaire de Permaculture et je travaille aussi avec le réseau des Incroyables Comestibles, à la coordination nationale et avec une autre association qui s'appelle les Cols Verts et qui développe des communautés d'agriculture urbaine. Donc vous voyez qu'il y a déjà une interconnexion de réseaux et c'est un des points particuliers de la permaculture, et c'est cet aspect d'interconnexions qui moi m'a amenée à la permaculture.

Je ne viens pas de la terre en génération directe, même si je suis d'une famille qui était dans la lavande pour les uns et le charbon pour les autres. Je savais que j'y reviendrai. Je suis née à Paris, dans un contexte « plus urbain et intellectuel ». Mais cette double origine a tôt été une double inspiration et m'a toujours portée vers ces connexions et ce côté interdisciplinaire, et c'est un des aspects de la permaculture qui me tient particulièrement à coeur.

On parle souvent en permaculture des 3 / 7 / 12. « Les 3 » sont **les trois principes éthiques de la permaculture**, les trois fondamentaux éthiques, qui quand on les dit comme ça... paraissent une évidence absolue pour tout le monde, sont entendus comme pur bon sens. Après, si on les observe un petit peu, on se rend compte qu'en pratique, au quotidien c'est un sacré défi et que c'est tout un exercice que déjà de s'atteler à ça sur sa vie. Ces trois principes éthiques c'est le respect de la terre, c'est le respect de l'humain - et dans « respect de l'humain » il y a le respect de l'autre et le respect de soi – et le troisième principe c'est de recréer l'abondance et distribuer / gérer les surplus. Ce sont les trois bases, qui relient tous les permaculteurs, tous les projets permacoles. Et de fait c'est sur ces principes que s'assoit, se fonde toute conception permaculturelle.

Ensuite on parle aussi « des 7 ». Les fameux 7. Vous avez peut-être déjà vu passer la fleur de la permaculture? C'est la schématisation qu'on en donne. Au cœur de la fleur ce sont les 3 principes éthiques **et les 7 pétales ce sont les grands domaines de tout système**, de tout écosystème : le pan de la terre et de l'agriculture, le pan pédagogique et culturel, l'aspect outils et technique(s), le plan financier / économique, tout l'aspect habitat (architecture, construction,...), le pan santé / alimentation et bien être, et l'aspect plus structurel de gouvernance. Aucun écosystème humain ne va pas prendre tous ces pétales en compte. Tout système humain va forcément aller à un moment ou un autre venir se focaliser sur tous ces pétales-là. Et cette fameuse fleur permaculturelle, quand on la regarde, elle est assez complexe. Et il y a une espèce de spirale qui part du cœur et qui va vers les pétales, car il y a cette espèce de va-et-vient : on part toujours de l'éthique et on va irradier sur tous les pétales et en même temps on va revenir à chaque fois au cœur parce qu'on réensemence l'éthique à chaque fois qu'on intervient dans un des pétales. Je vous invite à consulter cette fleur parce qu'elle est vraiment parlante et si on la regarde bien on a vraiment là représentée toute la mécanique de la permaculture (*voir illustration en fin de texte*).

La permaculture ce n'est pas une pratique agricole, comme on l'entend souvent, et c'est peut-être là justement une grosse différence, mais le malentendu vient certainement de son origine. Elle est née en effet dans le milieu agricole, Fukuoka est un des premiers à avoir fait avancer cette notion-là. La permaculture c'est originellement la collision des termes « permanent » et « agriculture ». Fukuoka observait ses rizières au Japon et se rendait compte d'incohérences de fonctionnements dans sa production et il a pris le temps d'observer la forêt qui était autour de lui, la forêt primaire. Ce temps d'observation lui a permis de se rendre compte qu'un écosystème naturel, de forêt tropicale, est un écosystème d'une richesse absolue, avec un état d'équilibre parfait. Il y a une espèce d'hyper abondance et en même temps une vraie cohérence dans tout cela. Tout est là, dans un état

d'équilibre qui varie et s'ajuste en permanence. Et il s'est dit, si cela est possible à l'état naturel sans que l'humain intervienne alors peut-être que l'humain peut s'en inspirer pour créer ses propres écosystèmes et avoir cette même capacité de résilience, d'abondance. On peut aller dans ce sens-là. Donc la permaculture a quelque chose d'assez taoïste parce qu'il faut savoir observer, sans juger. Cette notion d'observation (d'un lieu, d'un système, d'un projet...) est fondamentale pour après réussir à mettre en place tous les éléments, pour pouvoir appliquer, implémenter et ajuster un projet.

3-7-12, nous reste donc les « 12 ». C'est qu'il y a **12 grands principes en permaculture**. Je ne vais pas tous les énumérer, ils sont aisés à retrouver. Là je vais illustrer certains d'autres eux qui sont essentiels dans tous projets permacoles, ou permaculturels – on dit permacole ou permaculturel, peu importe, on est dans la « perma ». Je viens de vous parler d'un point majeur : le **principe d'observation**, essentiel. On va en reparler.

Mais je fais avant un petit point sur un autre terme récurrent en permaculture: le **design**. On parle de design des projets. En français le design est la plupart du temps plutôt restreint au champ des arts décoratifs, entre art et techniques, à vocation commerciale et industrielle. Mais là c'est vraiment bien la terminologie anglo-saxonne qu'il faut retenir car la notion de design en anglais prend les deux notions de « dessein » et de « dessin ». On la traduit aussi parfois par « conception ». Il y a un objectif dans un projet. Le design va donc tenir compte à la fois du projet en lui-même (dessein) et il va y avoir tout un passage par le dessin, comme projection du projet. Le terme de design est donc récurrent et est fondamental, et ce que je viens de dire explique aussi l'importance de la notion d'observation dont je parlais avant. C'est vraiment la base car pas de bon design sans un gros temps d'observation préalable et sans un état d'observation permanent.

Et là on glisse vers un autre principe, celui de la **rétroaction**. Car il s'agit aussi d'une observation dynamique, en permanent va-et-vient : j'observe, je constate, je réobserve. On observe au départ, mais on observe à chaque acte. C'est très taoïste aussi. Chaque acte doit être juste, donc suppose un temps d'observation préalable et suppose aussi la capacité à analyser l'acte lui-même, son impact, pour pouvoir toujours ajuster les actes et choix. On procède ainsi par tâtonnement, erreur. D'ailleurs accepter la notion d'erreur ça aussi c'est essentiel car c'est comme ça qu'on arrive à faire des superbes découvertes. Ces notions de tâtonnement, d'observation et de rétroaction, sont fondamentales dans les projets en perma.

Un autre principe très important en permaculture c'est la **notion d'inclusion / d'exclusion**. On n'exclut pas dans un système en perma, on inclut toujours. On se débrouille pour trouver le point d'équilibre. C'est un peu comme les graines qui sont en dormance, elles ne sont pas inexistantes, elles sont là et un jour elles se réveilleront, et l'état d'équilibre va varier en fonction de cette notion de dormance-là. Rien n'est là par hasard et il y a forcément une relation possible : tout est dans l'équilibre et le type ou les modalités de relations qu'on met en place.

Je tire mon chapeau à Stéphane et Marion, car ça fait partie de mon dada dans mes pratiques professionnelles et personnelles les interconnexions. Là nous sommes dans l'interrogation de ces interconnexions de réseaux et une journée comme celle-là je trouve ça chouette car on arrive à voir et chercher comment les diverses écoles, tendances, réseaux et mouvements sont totalement dans la complémentarité et pas du tout dans de la compétition. Et ça aussi dans un écosystème c'est important de voir que si compétition il y a c'est en fait une compétition au sens positif du terme, où tout a capacité à venir se tramer et donne toute la richesse de la diversité et des complémentarités de chaque élément. Un système naturel est inclusif, tout l'art est dans l'équilibre et dans les ajustements permanents.

On glisse facilement d'un principe à un autre, ils s'induisent les uns les autres. Du coup j'en viens à la **notion de lisière** ou de bordure. Si vous avez deux biotopes, chacun des biotopes peut être fascinant mais l'endroit où les deux biotopes se rencontrent c'est ce qu'on appelle l'effet de bordure, l'effet de lisière, et là vous avez un petit biotope spécifique qui est d'une richesse absolue. A la fois riche des deux biotopes et fort de ce que la rencontre des deux peut créer en plus.

En interconnectant l'agroécologie, l'agroforesterie, la biodynamie, la permaculture dans un moment comme aujourd'hui, on est en pleine illustration de ce principe-là. Investir ces espaces de discussions qui créent la richesse de transition potentielle et globale alors que si on observe chacune de ces pratiques, toutes riches et potentiellement autonomes soient elles, peut-être qu'elles ne se suffisent pas en soi, qu'elles sont d'autant plus riches chacune que les autres existent, que finalement elles vont toutes piocher chez le voisin de quoi se spécifier un peu plus. Et que c'est quand elles se croisent qu'une potentialité supplémentaire apparaît, naissant de la rencontre. On peut ainsi être agroécologue et faire de la biodynamie aussi, on peut être biodynamiste et monter un projet permacole. On peut toujours aller piocher chez le voisin, ce n'est pas que l'herbe est plus grasse et verte chez le voisin, mais plutôt que c'est toujours bien d'avoir des voisins et que tout seul on est moins efficace.

Un autre point c'est le fait que chaque acte a une **résonance** sur le long long terme. La formule dit que chaque acte a une résonance sur sept générations. En fait au-delà de cela, que ce soit un acte positif ou négatif, qu'il soit tout petit ou énorme, les conséquences sont sur le long terme. C'est vraiment fortement important d'en tenir compte non pas pour se poser des restrictions, s'angoisser à chaque geste, culpabiliser ou au contraire se glorifier. Non, ce qui ressort de ce principe là c'est essentiellement l'état de conscience. La conscience sur comment on agit et ce qu'on fait. C'est ce que mettent en lumière les « livres dont vous êtes le héros » des enfants, ou des films comme « Smoking / No smoking », ou le livre « Cigarettes » de Matthews,... Je ne sais pas si cela vous parle mais tous fonctionnent sur ces petits choix dérisoires qui de choix en choix, d'acte en acte, changent en fait le cours global des choses et disent au final une toute autre histoire à chaque fois. Encore une fois et j'insiste il ne s'agit vraiment pas d'un principe à vocation anxiogène mais bien d'un principe aiguisant l'état de conscience permanent. Rien n'a pas d'importance, à court ou à long terme, au-delà de notre propre échelle de vie. Sortir de la focale égotique et toucher ces dimensions de temps qui nous dépassent en tant qu'individu. Et par effet boomerang toucher l'échelle globale permet de mieux s'ancrer dans l'acte présent. On fait partie d'un tout et nous participons à le créer.

Autre chose encore que je trouve assez jubilatoire en permaculture c'est la notion d'**imagination**. On a tendance à dire que la seule limite de ton imagination c'est celle que tu lui donnes. Le jour où tu décides que ce n'est pas possible et bien ça devient impossible.

Et finalement les permaculteurs se retrouvent sur des bases éthiques. Mais si on regarde des projets permacoles, ils sont tous différents. Les constantes, elles, sont sur l'éthique, elles sont sur les principes, mais finalement pas sur les pratiques et les techniques. Là j'insiste car ça c'est un des soucis qu'on a en perma. Souvent on vient à nous avec une demande de catalogue de techniques, dont, comme exemple bien connu, la fameuse butte. Or oui la butte a un bien sens dans la mesure où elle crée un substrat, où elle crée un sol dans un contexte où il y a un besoin. Mais si vraiment vous avez un sol riche, il n'y a aucune utilité à avoir une butte, voire même dans certains contextes climatiques, il vaudra mieux cultiver en creux qu'en butte. Là c'est vraiment pour vous illustrer que les techniques sont totalement contextuelles, et du coup on va aller piocher, on va aller remanier milles et mille techniques, on n'invente rien. Comme dans la nature, tout se transformer rien ne se crée, on s'inspire, on s'enrichit. Si on invente, en fait on fait évoluer, on ajuste, on essaie, on tente, on adapte,...

A côté de ça il y a plein de permaculteurs qui sont dans des délires expérimentaux assez géniaux. Il y a plein d'idées qui plantent ici mais peuvent fonctionner là, il y a des idées qui marchent très bien dans un contexte spécifique mais qui ne seront absolument pas dupliquables derrière. Et il y a d'autres idées qui deviennent de vrais outils pour d'autres, parce qu'il y a un fil conducteur qui est une évidence et que cela deviendra le substrat, la base pour une autre réflexion.

Une particularité de la permaculture? Les **notions de systémique et d'holistique**. Ce ne sont pas des gros mots. Tout est vu en système global, complexe, interconnecté. Tout est considéré. Et justement je veux ici aborder un point important trop peu connu ou perçu. Un aspect pourtant fondamental en permaculture. C'est, dans la gestion d'un projet, au sens pas forcément agricole justement, ce qu'on appelle les structures invisibles. On peut avoir un travail de conception permacole sans avoir de terrain, avec un simple balcon par exemple, et même sans. On peut avoir un travail de conception permacole sur une entreprise par exemple, ou sur un système financier.

Tout se joue alors sur comment on prend toutes les entités du système, les différents services de l'organisation par exemple, l'administration ou la comptabilité ou tous les différents services d'une entreprise par exemple. Comment on trouve toutes les passerelles et les interconnexions de ces départements pour rendre les interactions les plus riches possibles, les plus fertiles en fait. C'est plus de l'efficacité que de la rentabilité. On est dans une efficacité qui devient naturelle.

Un des buts en permaculture, et là aussi c'est encore très taoïste, c'est le principe de **résilience**, le principe de pérennité. Normalement si chaque acte est bien pensé, on intervient de moins en moins sur le système. On met en place tout ce qu'il faut pour que le système devienne de lui-même fertile, prolifique, abondance, et donc à un certain moment excessif sur certaines choses et donc on va créer des connexions avec d'autres projets. Par exemple j'ai beaucoup de bois chez moi, mon voisin a beaucoup de fumier : on va créer un échange, créer un équilibre. On touche alors au sociétal. Aucun projet permacole n'est fermé sur lui-même. Autonomie et efficacité de mon système ne veut surtout pas dire autarcie et rentabilité.

Et chaque individu va créer un projet différent dans un même lieu. Mon projet, ma manière de vivre, est ce que j'y viens moi seul, est ce que j'y vais en famille, est ce que j'y viens en créant un collectif ? Tout ça c'est des dimensions qui vont modifier le projet et faire de chaque projet un projet particulier. Qui va donc tenir compte de mon rapport à l'extérieur, de mon rapport à la production que je vais créer sur le lieu, comment je vais gérer l'énergie sur le lieu, comment je vais gérer l'eau, comment je vais gérer le solaire etc. Si j'ai des enfants comment je vais intégrer le pan pédagogique dedans. Quelles sont mes activités, donc mon rapport au système économique. C'est vraiment cette complexité-là qui importe. Pour cela qu'on dit que la permaculture c'est vraiment un mode de conception plus qu'une pratique. C'est un mode de conception holistique parce qu'il englobe tout. C'est systémique et holistique. C'est-à-dire qu'on perçoit un projet comme un système complexe, court terme, moyen terme, long terme. Et toutes ces dimensions-là sont essentielles. Et du coup on change d'échelle dans un projet permacole, on change de rapport au temps.

Souvent on entend dire d'un jardin en permaculture que c'est le bazar, les gens n'y font rien, ce sont des flemmards. On n'est pas des flemmards du tout, on observe, et on se rend compte que cette luxuriance a du sens, elle va protéger justement. Si on laisse la végétalisation se répandre, on permet de protéger le sol donc on gère son hydrométrie.

Il y a l'échelle temps mais il y a aussi l'échelle humaine. C'est-à-dire que dans une conception de ferme en perma, on est sur des micro-fermes. Un agriculteur qui a 100 ou 200 hectares, ce n'est pas à son échelle, c'est forcément dans la démesure, et en plus souvent quand ils ont 100-200-300 hectares, ils sont en monoculture, donc ils sont totalement tributaires de la moindre maladie, de la moindre défaillance du système économique derrière, et en plus tributaire de l'eau. En perma on est

sur une densité et une diversité, on ne veut pas de monomanie. Le radicalisme n'est jamais bon. Donc on est sûr de la polyculture toujours, sur de la poly-pratiques, et du coup il y a une richesse et des effets de compensation de chacune des cultures, de chacune des démarches et des disciplines qu'on va avoir qui permet d'avoir un écosystème qui est toujours facilement corrigeable s'il y a des problèmes. Si j'ai une maladie sur une culture ou un problème dans un service de mon entreprise, si j'ai d'autres cultures ou d'autres pratiques complémentaires et bien j'aurai un équilibre économique, stratégique, structurelle, des ponts possibles (équilibre, remplacement, aide, soutien) de toute façon et je pourrai intervenir sur la parcelle/le département qui me pose question/problème. Et en observant, je trouverai rapidement la remédiation possible.

On est vite sûr des conceptions en 3D. J'aime bien parler de conception en 3D en perma. Si vous regardez une serre sur une installation permacole, vous allez avoir de la vigne dedans, souvent on peut y intégrer des poules aussi. Souvent on va optimiser l'espace des plates-bandes et on va créer des strates : partir sur des végétaux qui vont être en hauteur, des végétaux qui vont être beaucoup plus bas. On va jouer sur les temps de cultures : il va y avoir des temps de culture très rapides, des temps de culture beaucoup plus longs. Il va y avoir des complémentarités entre certaines plantes : qui par l'effet racinaire ou par leurs feuilles vont permettre de protéger certaines cultures. Le choix des espèces entre elles et la gestion des espèces est optimisée pour une cohérence du système et une bonne efficacité du système. L'espace est optimisé, tout l'espace est pris, en 3D.

Donc **tout est lié**, pas de domaine déconnecté des autres. Quand on s'installe sur un terrain on va avoir la relation aussi bien au bâti. Donc on va créer, réhabiliter du bâti, avec des pratiques d'écoconstruction. On va tendre vers des structures, des maisons passives et on va essayer de dynamiser chacune des implications qu'on va mettre en place. On tire une ficelle et on a une bobine qui se déroule. Si j'ai besoin de récupérer de l'eau, comment je pense mon système de gouttières pour récupérer l'eau de mon toit ? Je vais peut-être créer un bassin mais alors si je crée mon bassin je vais avoir un excédent d'eau... alors qu'est-ce que je fais de cet excédent d'eau ? Je le fais ressortir mais si je le fais ressortir je vais peut-être aller irriguer la bande que j'ai en dessous. Si j'ai un système de terrasses ça peut me permettre de jouer sur les canaux d'irrigations. Du coup ça peut me permettre d'alimenter mon bassin de rétention qui va me permettre de garder de l'eau pour après. Et puis en même temps dans ma serre il faut peut-être que je chauffe, comment je chauffe ? En solaire ? Avec un poêle à charbon ? Si c'est un poêle à charbon, je peux réutiliser le charbon que je vais brûler. Cette chaleur peut me permettre de chauffer, en plus de ma serre, une zone à côté qui peut être éventuellement de l'habitation.

Toutes ces interconnexions-là me font arriver à un autre principe encore en permaculture : c'est « **une fonction, plusieurs éléments, un élément plusieurs fonctions** ». C'est-à-dire que si j'ai une poule par exemple, elle va me produire des œufs mais je peux aussi la manger, récupérer ses plumes, récupérer ses fientes, etc. Donc voilà une poule, un élément qui remplit plusieurs fonctions. En même temps si je veux par exemple amender ma zone de maraîchage, si je n'ai que la fiente de poules mais qu'un jour je n'ai plus de poule, et bien je n'ai plus rien donc c'est pas mal que j'ai d'autres ressources aussi. Donc du coup pour une même fonction je vais trouver plusieurs éléments qui remplissent cette fonction-là. Là aussi on remplit ce fameux état d'équilibre dans le système, où on n'est jamais dépendant d'un seul élément. Tout s'enrichit, tout se connecte, tout se relie, tout s'équilibre et se compense et se complète... Et tout devient infiniment plus productif.

Et là on se retrouve vraiment en situation d'abondance, de trop. Et avec ce trop-là, on peut rentrer dans une démarche beaucoup plus solidaire justement, de connexions encore. On change ainsi aussi de paradigme économique. Une fois qu'elles sont ancrées et développées, on a un rapport à l'économie qui est différent.

Dans le film « Demain », il y a un monsieur qui s'appelle Emmanuel Druon, qui a une entreprise d'enveloppes, dans le nord. Là on est sur une conception permacole sur le plan de l'entreprise. Tout est intégré et on sent bien incarnée là cette histoire de ficelle tirée et de bobine toute entière qui se déroule. C'est-à-dire qu'il s'est d'abord dit comment je peux faire en sorte qu'humainement les gens aient envie de venir bosser chez moi, dans cette boîte-là, soient contents d'aller travailler. Donc il est parti sur une question humaine. En tirant cette ficelle-là, il s'est rendu compte que toutes les questions que se pose un chef d'entreprise, on peut les résoudre de façon positive avec cette fameuse sobriété heureuse. La joie est aussi inhérente à ces projets-là, on se rend compte que tout est très simple si on se donne la peine d'aller essayer. Du coup, il a évidemment créé une structure en SCOP donc il y a un effet de participation qui fait que socialement on est engagé dans l'activité de l'entreprise, donc c'est plus réjouissant que quand on bosse uniquement pour un patron et un salaire. Il a géré aussi tout le flux énergétique : il a fait un système de toiture végétalisée, il a réfléchi à faire une production sur les toits, et du coup la toiture végétalisée permettait de créer une inertie au bâtiment et du coup il pouvait récupérer une eau qui est relativement saine puisqu'il y a un système de filtrat. Il a récupéré une partie de l'eau pour les machines qui ont besoin d'eau. Cela lui a permis de faire baisser le coût énergétique en chaleur. Ils sont aussi partis sur des solvants naturels, du coup il ne pollue plus son eau, donc l'eau qui servait normalement aux solvants elle-même est récupérable. Il s'est retrouvé alors avec une espèce d'écosystème dans son entreprise qui est totalement permacole. C'est à la fois un système hyper-complexe mais qui devient simple dans la pratique parce qu'il crée sa propre cohérence.

Si on prend l'exemple d'ici, de la ferme de Baume Rouse, si on regarde les installations en se demandant s'il y a une démarche permacole, on constate qu'on est bien dans cette logique. Sur le petit bâtiment à côté du Dodécadome : la problématique était que l'on voulait créer une petite centrale solaire donc on a un plan incliné et en même temps on a besoin d'un bâtiment supplémentaire pour accueillir du monde donc on utilise ce plan pour un panneau solaire comme une première partie d'un bâtiment et on va créer un espace d'accueil. Du coup, par la même occasion, cet espace d'accueil on le rend esthétique aussi et on se retrouve sur une optimisation que chaque chose qu'on met en place.

Je vais maintenant faire une focale sur le **keyline design** qui est une pratique que je trouve assez fascinante et qui touche aussi bien le sol que le paysage et le rapport à l'élevage. Pour faire synthétique, le keyline design – keyline c'est la ligne clef –, on part d'un paysage avec ses courbes de niveaux. On va utiliser des outils comme la charrue Yeomans, le but étant de travailler le sol, de manière hyper-superficielle mais stratégique et structurelle. Il ne s'agit pas du tout de labour ni de le retourner. On crée des microsillons qui vont créer des drains dans le sol, à des hauteurs différentes. Cela va permettre de décompacter le sol, de gérer l'hydromorphie du sol, de gérer la pénétration de l'eau... On va réussir à recréer un sol riche assez rapidement. Pour donner des chiffres, on dit que sur un keyline design, en deux, trois ans on arrive à redynamiser un sol, à le rééquilibrer et à le rendre parfaitement productif et productible de manière très rapide. En plus cela donne des lignes qui du point de vue du design sont assez extraordinaires parce que comme cela suit les lignes du paysage, cela donne de vrais tableaux ! L'esthétique est un résultat non recherché a priori mais toujours là au résultat ! C'est juste beau ! Quand l'homme arrive à agir en interaction et cohérence, on touche à ces moments de grâce où esthétiquement le résultat est juste bluffant ! On crée ces fameux sillons, on travaille sur ces systèmes de drains, de canaux d'irrigation, de baissières qui jouent aussi sur ces lignes de niveau. On peut faire circuler l'eau sur les terrains, et ainsi modifier terrains qui sont plus arides et/ou drainer les zones qui sont en rétention ou en engorgement. On peut ainsi rééquilibrer de grands espaces. On gère ainsi l'eau, on permet de régénérer des sols, et la plupart du temps on profite des canaux créés pour reboiser sur les lignes. Tout cela crée des lignes et des parcours dans les paysages qui sont simplement étonnants et souvent sublimes ! C'est de surcroît quasiment toujours lié à la gestion des pâtures. On glisse souvent sur la gestion des pâtures dans ces espaces, et

on est la plupart du temps dans une gestion inspirée ou appliquant directement le management holistique.

Je fais court là-dessus mais tout repose là sur l'observation de comment fonctionnent les animaux dans un espace naturel. On a d'abord les gros qui passent, qui vont brouter à une certaine hauteur, puis des plus petits qui vont brouter plus bas puis ceux qui vont aller fouiller dans le sol. Et le rythme de circulation et d'emprise sur les espaces est essentiel: beaucoup, rapidement. Du coup ici on essaie de reproduire des micro-pâtures avec ce même système de circulation. On met les animaux dans des petits espaces, mais en les bougeant régulièrement et du coup ils travaillent positivement les sols. On peut alors varier les passages et les espèces, on peut passer en production maraîchère derrière...

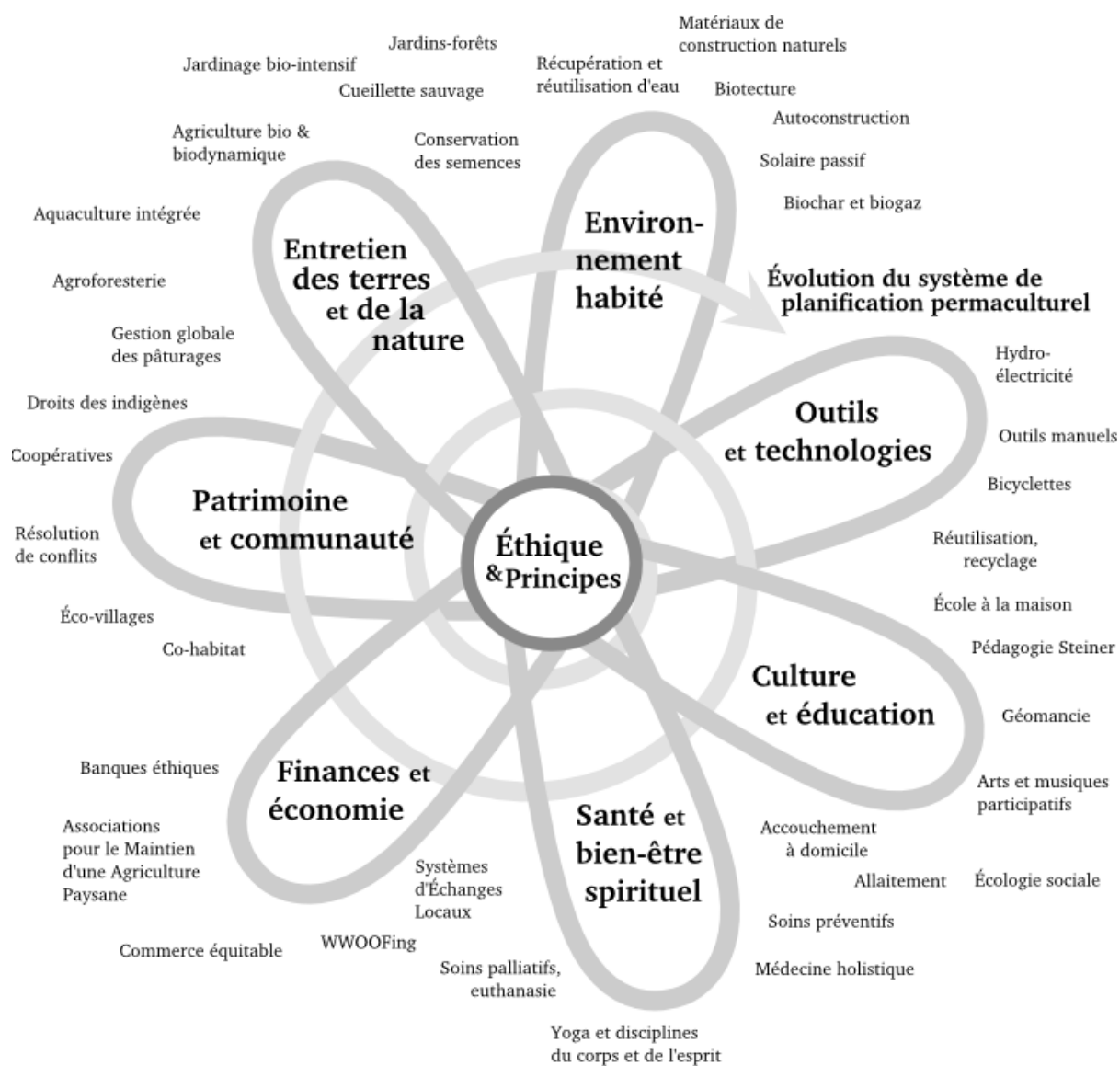
Le travail sur le sol est un des défis de tous les praticiens à venir et de tous les agriculteurs. Pendant longtemps les agriculteurs avaient l'impression qu'on arrivait en moralisateurs, pour les faire culpabiliser. Mais on leur fait prendre conscience qu'ils se sont seulement désappropriés ou faits déposséder de leur outil premier qu'est le sol! Quand ils reprennent conscience de ce qu'ils peuvent faire avec le sol ou contre le sol selon leurs pratiques, alors les échanges sont riches et la transition s'amorce d'elle-même. Il ne faut ni accuser, ni dénoncer mais plutôt accompagner. Leur rendre leur pouvoir et leur liberté.

On a vraiment tous un gros, un énorme défi et je pense que si on arrive à connecter toutes les pratiques, on devrait réussir à avoir un paysage agricole, social, économique modifié rapidement. Agriculture et alimentation... sans doute les deux vecteurs de la transition profonde qui irradiera ensuite sur tout le reste. Le sol comme centre organique de la Terre, le ventre comme deuxième ou premier cerveau de l'Homme!

Je vais faire ici un tout petit peu de politique car je pense que c'est très très important la démarche citoyenne et l'état de conscience de chacun dans cette démarche-là. Je pense qu'il ne faut vraiment pas attendre que ça se passe et que ce sont nous qui sommes acteurs. Les premiers acteurs. Par nos projets, nos implications, qu'elles soient associatives ou pas, qu'elles soient individuelles ou collectives, peu importe. Mais je pense qu'on a vraiment un rôle important, essentiel. Je le dis vraiment positivement. C'est pas « faites le sinon on est mal ». Au contraire, faisons le parce que c'est une évidence !

D'intervention en intervention je me rends compte que le public est de plus en plus en transition personnelle, en conscience d'une transition collective, à la fois nécessaire et qui est une espèce de mouvement de fond évident. Et qu'en même temps chacun essaie d'y trouver sa place, son rôle : comment je peux moi agir à mon échelle? Si je ne suis pas agriculteur, qu'est-ce que je peux faire? Est-ce que cela me concerne? Oui parce qu'on est consommateurs et que l'état de conscience du consommateur facilite et modèle tout ce qui se fait pour qu'il consomme. Se reconnecter à cette échelle-là est essentiel, et on peut tous aider. On a besoin de gens qui vont être certains beaucoup plus sur la com, d'autres qui seront des charpentiers, d'autres des agriculteurs en puissance, des gestionnaires, des connaisseurs autant que des novices. Certains vont se révéler. Tout le monde peut faire.

J'avais envie d'utiliser ce temps de parole à la fois pour réfléchir avec vous sur les connexions des différents mouvements évidemment, mais aussi pour stimuler chacun en conscience individuelle de consommateur et d'acteur. Nous choisissons ce que nous vivons.



© par David Holmgren - <http://permacultureprinciples.com/>
la traduction concerne la version de la fin 2008

Témoignage d'Antoine TALIN

La notion de permaculture est assez difficile à saisir au final. Chaque fois que j'ai cru la saisir, je me rendais compte que je n'avais pas tout à fait compris de quoi il s'agissait. J'ai découvert la permaculture en 2009. Je crois que j'ai mis à peu près trois ans avant d'utiliser ce terme, il sonnait difficilement à mes oreilles, et puis il y avait toujours quelque chose qui m'échappait là derrière. Finalement je sentais bien qu'il y avait quelque chose de révolutionnaire et d'assez génial là derrière et en même temps à chaque fois que je creusais je me disais « ça, ça a été emprunté ici, ça, ça a été emprunté aux agroécologistes, ça, ça a été emprunté à Yehoman en Australie avant la permaculture... ». J'avais du mal à saisir ce qui faisait l'essence de cette permaculture. De mon côté, j'ai découvert cette permaculture avec une casquette d'ingénieur en architecture du paysage. C'est une formation qui a lieu en Suisse. Je suis sorti de cette formation avec quelques interrogations. Je venais de faire un stage en bureau d'études. Un bureau d'études intéressant et pourtant j'arrivais avec des interrogations, à me dire : comment est-ce possible de faire du paysage pour les gens ? Pour les gens qui vont y vivre ? Comment est-ce possible de prévoir jusqu'au bout ce que va être un paysage ? On nous apprenait à l'école à prévoir ce qu'allait être le paysage sur 10, 20, 30, 50 ans. Il y a quelque chose qui ne collait pas tout à fait là derrière.

Et puis j'ai eu la chance, pendant ce stage, de rencontrer et de travailler un peu avec Gilles Clément, qui a cette approche des jardins en mouvement. Alors là pour un architecte paysagiste ça devient déroutant, parce que le propre de ce jardin c'est d'être en lien, d'être en interaction avec ce qui s'y passe. C'est justement de ne pas être dans la projection, c'est d'accepter les plantes qui viennent se ressemer, c'est de se dire que si une plante s'est ressemée là c'est peut-être pas pour rien, c'est peut-être qu'on va la laisser, qu'on change nos plans. Alors j'ai eu besoin d'un petit temps de réflexion et surtout j'ai eu besoin de me trouver un petit terrain d'expérimentation. Je me suis dit il faut que je mette les mains dedans, que je la vois cette plante, je ne peux pas passer mon temps derrière un ordinateur à faire des plans de plantations, même si je les avais toutes apprises par cœur, ça ne marche pas. J'ai cherché un terrain d'expérimentation et j'ai fini par trouvé un terrain de 1000m² à Grenoble, là où j'étais, en ville. Un terrain qu'on était prêt à nous prêter. Il se trouve que ça faisait longtemps que ce terrain n'avait pas été cultivé. Il est situé au-dessus de la Bastille, un terrain avec plein de remblais dessus, en pente, pas d'eau courante, pas d'électricité, accès 300 marches, pas de machine possible. En gros, le gestionnaire du site à qui on a demandé le terrain a dit « pourquoi pas, mais vraiment je ne vois pas ce que vous allez en faire, je ne vois pas comment vous allez faire un jardin ici ». Moi j'étais quand même motivé, assez excité par l'idée, j'ai dit « mais si si si, allez-y, faites nous cette convention, on va se débrouiller ».

Je suis rentré chez moi, je me suis dit qu'il fallait qu'on assure là-dedans. Alors j'ai commencé à regarder un peu, à chercher sur internet, et je suis retombé sur des projets de permaculture, des projets de permaculture qui faisaient de la restauration d'écosystèmes. Qui intervenaient dans des sites particulièrement dégradés, dans le désert. Il y a un projet qui m'a particulièrement touché c'est celui qui a été développé sur le plateau du Loess en Chine, une région grande comme la Belgique, complètement érodée, complètement déserte, en voie de désertification, qui a été complètement restaurée comme ça, avec ces outils dont parlait Agathe précédemment, ces outils d'organisation du paysage. J'ai vu qu'en mettant en place une infrastructure ou une structure paysagère pérenne et propice à ce que la fertilité s'installe, on pouvait recréer comme ça un cercle vertueux. Et ça ça commençait vraiment à donner du sens à ce j'avais pu voir avant. Je me suis dit : mais finalement là il

y a quand même une clef, il y a quelque chose : l'homme est capable de dégrader l'environnement mais il est aussi capable de l'agradier. Peut-être pas aussi vite qu'il le dégrade mais en tout cas de manière aussi efficace.

Et j'ai commencé à me dire que tout ce mode de pensée systémique, cette conceptualisation, cette planification, tout ce qui émerge comme ça dans l'humanité, depuis quelques centaines ou milliers d'années comme ça, qui se crée, finalement ça peut aussi avoir son sens dans la relation qu'on a à cette biosphère, à ces écosystèmes. Et finalement en continuant à fouiller, je suis tombé aussi en Autriche avec Sepp Holzer, et j'avais des étoiles qui brillaient dans mes yeux : on peut recréer des paradis, pourquoi attendre? C'est quelque chose qui m'a vraiment motivé, et avec lequel je suis parti sur ce terrain de 1 000 m². Après j'ai commencé à faire quand même un plan. Parce que la permaculture se base sur cette notion de design, on planifie, on prévoit pour être dans quelque chose d'efficace, de résilient et de productif. Et puis on est allé sur le terrain avec deux, trois amis et on s'est dit que ça allait être long, on a passé une journée sur le terrain, on a défriché en laissant quelques plantes au milieu, quelques dizaines de m². On s'est dit qu'il fallait faire des terrasses sur tout le coteau, mettre en place un système de captation d'eau. Et puis on ne s'est pas démontés, on a continué, on a laissé la porte ouverte, on a commencé à communiquer dans le quartier.

Et petit à petit les gens sont arrivés, et sont revenus. Ils venaient de manière informelle nous aider à mettre en place ce plan qu'on pouvait leur présenter en disant : « voilà c'est cela qu'on veut faire ». Et c'était étonnant mais ils y ont cru. Il y avait des gens qui passaient, et qui portaient des brouettes de pierres et de terre toute la journée, qui repartaient à la fin de leur samedi après-midi, de leur samedi soir, avec le sourire en disant « j'ai vraiment eu l'impression d'avoir fait quelque chose, quand est-ce que je peux revenir ? ». Et ça ça a été le démarrage. Il y a eu un ferment humain et social qui est né autour de ce jardin. Moi j'étais là pour des expérimentations autour des sols, des plantes, pour voir comment on pouvait le restaurer, et finalement il y a un mouvement humain qui est né, qui est apparu et qui n'a pas faibli, je dirai, tout au long du chantier d'aménagement. En parallèle, j'ai continué à me former à la permaculture. J'ai découvert un ami canadien qui m'a accompagné là-dedans et qui m'a vraiment sensibilisé à la permaculture sociale. Ça a été un outil qu'on a utilisé dans le jardin pour vraiment commencer à structurer, organiser, toute cette énergie humaine qui arrivait et qui voulait nous aider.

On a commencé à s'organiser justement comme pourrait l'être un écosystème, on a utilisé tous ces principes qu'on observe, ces principes du vivant pour organiser un groupe humain qui soit stable. Il fallait que ça ne dépende de personne. Il fallait que si quelqu'un s'en allait du collectif, tout ne capote pas, il fallait que les informations circulent, il fallait que les décisions soient prises au bon endroit, au bon moment, sans qu'il y ait de blocage, sans attendre l'avis de tout le monde forcément. Il fallait que ça avance cette affaire-là. On n'avait pas des décennies pour aménager ces petits m². Donc en parallèle on a mis ça en place. Et en moins d'un an et demi, tout le terrain était aménagé, là où on avait prévu d'en aménager qu'un quart, on a tout terrassé, tout capté l'eau et on a commencé à pouvoir planter à l'automne d'après les premiers arbres. On avait mis des ruches dès le début. On a construit un four à pain, des toilettes sèches, on a construit une grande terrasse qui nous permettait de capter l'eau de pluie qui tombait sur la terrasse. On a stocké l'eau sous la terrasse, sous des cuves qu'on avait enterrées. La terrasse nous a permis d'organiser des événements festifs, des réunions, des petites conférences, des bals, des spectacles vivants,... Tout ça pour dire qu'il y a un jardin qui est né, sûrement pas à l'échelle agricole comme on pourrait l'entendre, mais un jardin qui est né de manière pérenne puisqu'il continue à exister. Moi je n'y suis plus. Je crois qu'il n'y a plus aucun ancien, peut-être une personne qui est restée. D'autres ont pris le relais. Ça ça fait partie de la pérennité d'un écosystème, c'est cet équilibre socio-économique, qui fait que ça peut durer dans le

temps aussi. Voilà pour cet aspect-là. Il se trouve qu'on a fait plein d'expériences sur le sol aussi, il se trouve que le sol s'est amélioré, que les arbres ont bien poussé. On avait mis en place une première trame de jardin forêts, extrêmement diversifiés, multi-étagés et qui est constitué essentiellement de plantes pérennes. On avait mis en place cette stratégie essentiellement parce qu'on savait qu'il y avait peu de gens qui allaient venir de manière quotidienne au jardin, et qu'on voulait un entretien ponctuel, ce n'était pas un lieu de vie permanent.

Je me suis mis à me passionner pour ces systèmes agroforestiers, à petite échelle, extrêmement intensifs, et à creuser du côté des jardins forêts. Ces jardins forêts m'ont amené jusqu'ici, puisque cela m'a mis un rêve en tête. De me dire: finalement ce qu'on a fait là, sur ces petits m², on pourrait le faire à plus grande échelle, faire des grands jardins forêts collectifs et c'est pour cela que je me suis mis en route, en recherche d'un lieu pour expérimenter cela. Au début on n'avait pas l'idée de vivre sur ce lieu, et puis petit à petit il se trouve que le projet nous a accueilli, on a trouvé un terrain juste ici, où on crée aussi un habitat groupé en parallèle, qui nous permet d'habiter dessus. Donc ce projet m'a amené jusqu'ici et c'est ici qu'on a commencé il y a déjà un an et demi à mettre en place la première trame paysagère, ce début de trame paysagère qui va pouvoir accueillir des jardins forêts collectifs. Ça c'est pour le parcours. En parallèle, de mon côté je continue à accompagner d'autres projets, mais plus ça va et plus je me rends compte que c'est compliqué d'accompagner des projets, de concevoir des projets sans les gens qui y participent donc je fais de plus en plus d'accompagnement et de transmission, pour donner un petit peu des clefs aux porteurs de projets. Ça va de projets allant de 1 000 m² sur les toits à Lyon, d'un maraîcher qui veut s'installer sur les toits, à 150 hectares au Portugal pour installer une centaine de fermiers. On voit que les outils que nous offre le design de permaculture fonctionnent aussi bien pour une parcelle de 100 m² que pour 150 hectares. Ça c'est assez fabuleux.

Mais comme disait René ce matin, il y a quelque chose d'assez particulier dans l'agriculture naturelle, dans cette idée d'auto-fertilité, et c'est loin d'être évident. Ça nous emmène là où on ne pensait pas aller. C'est-à-dire dans une espèce d'interface entre nature et culture, qui vient brouiller un peu les pistes, et je pense que c'est là que ça devient passionnant. Ça devient passionnant quand on vient dans cet espace-là, quand on arrive à associer tout l'intérêt d'un design qui est assez intellectuel, conceptuel, avec cette relation qu'on peut avoir avec un jardin avec des plantes au quotidien, qui finalement est implanifiable. Quand un plan est fini, on peut être sûr que sur le terrain ce sera déjà différent. Donc il y a quelque chose comme cela qui paraît irrécyclable, et pourtant c'est quand on les réconcilie qu'on trouve ce qui est le plus riche là-dedans, c'est-à-dire une espèce de pleine conscience dans la relation qu'on a à son environnement, d'agir, d'être sur sa ferme, dans son jardin, et d'agir au quotidien dans l'observation, en ayant cette conscience d'être en lien, d'être en reliance. Et finalement toute cette trame de l'écosystème très intellectuelle et conceptuelle qu'on peut avoir dans la tête, c'est quand elle arrive à s'incarner dans nos actions du quotidien, qu'elle nous permet de faire des choix et des actions de manière spontanée, qu'elle a vraiment du sens. Moi c'est ce que mon petit bout de chemin m'a permis de comprendre. Finalement on est en permanence en train d'interagir et de ressentir de manière intuitive ce qui se passe. Mais cette intuition elle a vraiment du sens quand on a intégré ce lien-là qui relie toute chose en un écosystème. On parle en permaculture de niches. On s'inspire vraiment de l'écosystème, des lois naturelles, mais de l'écosystème en particulier. Et pour cela on découpe l'écosystème. On parle moins d'organes mais plutôt des éléments qui ont chacun leur niche, et c'est comme des organes finalement, cette approche systémique. Et la niche d'un élément c'est sa place, son rôle, sa fonction dans un écosystème. Quelque chose qui n'a pas sa place dans un écosystème, il disparaît, il n'a plus lieu d'être dans cet écosystème. Pour vous donner un exemple, moi j'ai été surpris quand on m'a montré que si on prend une légumineuse qui a poussé dans un champ où on a rajouté des engrais azotés,

même du fumier, en bonne quantité, on prend la légumineuse : la symbiose avec la bactérie n'est pas active du tout. On peut avoir un trèfle, une luzerne, il n'y a pas cette symbiose-là. Si elle n'a pas de niche, elle n'est pas ici. On peut, en tant qu'espèce humaine choisir de jouer le rôle, de prendre la niche de cette bactérie là, mais dans ce cas-là il faut assumer jusqu'au bout et jouer son rôle jusqu'au bout. Je peux jouer aussi le rôle des champignons dans le sol qui aèrent et créent de la rétention d'eau et qui font passer les informations entre les arbres, mais dans ce cas-là il faut que je joue aussi le rôle des champignons. Peut-être que eux sont plus adaptés pour jouer ce rôle-là, et que ça va leur coûter moins d'énergie que moi pour jouer ce rôle-là. Si je ramène des engrais phosphorés à mes arbres, il y a peu de chance qu'ils créent des mycorhizes. Pourquoi pas, si j'ai choisi moi de jouer ce rôle-là, encore une fois.

Cette espèce de graal du permaculteur, qui est à mon avis très difficile de toucher du doigt, ce graal qui est l'auto-fertilité, vers laquelle on a tous envie de tendre, ce graal de l'auto-fertilité est quelque chose vers laquelle on tend et qui met du temps à se mettre en place et qui nécessite aussi de faire confiance aux rôles des uns et des autres. Cela ne veut pas dire faire une confiance complètement aveugle. Si je n'ai pas de champignon dans le sol quand je démarre mon projet, il va bien falloir que je réponde au besoin de l'arbre si personne n'y répond, le temps que le champignon arrive. Donc finalement, comme tu disais aussi ce matin, notre rôle ce n'est pas de cultiver des plantes, mais de cultiver tous les auxiliaires qui vont, eux, leur permettre d'exister et de créer les conditions favorables. Dans certains cas, on répond au besoin, mais l'enjeu du permaculteur, c'est de cultiver et permettre d'exister à tous les éléments qui vont répondre à tous les éléments qui vont permettre de répondre aux besoins de nos plantes, nos animaux ... On va essayer de mettre en place les conditions pour avoir un maximum de mycorhizes, un maximum de bactéries dans notre sol. Tout cela dans un cycle.

Pour conclure, moi la permaculture m'a vraiment amené à quelque chose de profondément jouissif : se sentir en lien. Et là je pense que c'est quelque chose qui n'appartient pas à la permaculture, la permaculture c'est simplement un chemin, un cadre, qui nous permet de toucher un peu ça du doigt. Et là, on a quelque chose qui devient véritablement révolutionnaire au-delà de tous les mots qu'on veut bien leur donner. Avoir un sens. Moi, ça me permet de me dire : tiens, mais moi, quelle est ma niche en tant qu'être humain, en tant qu'Antoine, dans cet habitat groupé, quel rôle est-ce que je vais jouer? Quel rôle peut avoir l'espèce humaine sur Terre dans la biosphère ? Et ça c'est une question qui reste ouverte. Mais je sais que dans l'action, on peut déjà avoir quelques pistes, c'est des choses que vous avez sûrement tous un peu expérimentées si vous êtes ici à mon avis. Ce sentiment de participer à quelque chose de grand, et d'uni et de relier. Nous on démarre un nouveau rêve, vous pouvez voir qu'on est au tout début. On commence à mettre en place des terrasses, on a mis en place 3 000 m² d'un début de jardin forêt, on a planté juste les premiers arbres. Ce jardin va nous servir de ressource pour la pépinière qu'on met en place cette année et l'année prochaine, qui va nous servir de ressource pour pouvoir planter et cultiver d'autres parcelles de jardins forêts. Je ne prétends pas du tout avoir la recette pour faire ces jardins forêts. Nous on a l'intention de mettre en place quelque chose qui soit viable économiquement, sans prétendre avoir la recette miracle, donc on va essayer de mettre en place, pour commencer, trois, quatre à cinq parcelles de 3 000 à 5 000 m² de jardin forêt sur différents modèles, plus ou moins intensifs, avec l'idée à terme de mettre en place un collectif, sous la forme d'une AMAP, qui pourrait venir cultiver, et de transformer, tout ce qu'il y a sur place. Voilà donc dans les grandes lignes c'est ça, mais pour pouvoir mûrir cela, on a plein d'autres éléments y compris l'habitat groupé, y compris les systèmes de gestion de l'eau...

Retour des ateliers de l'après-midi

Pour les singularités, ce qui est ressorti :

Agroécologie : notion de popularité, paysannerie agricole, approche centrée sur les aspects terrain, reconquête de milieux arides, avec un élargissement au plan social, pas vraiment de notion de conception globale. L'agroécologie est perçue comme une philosophie, mise en avant de côtés pragmatiques et humanistes, et rejoint le côté permacole, et puis le côté médiatique, politique, grand public de l'agroécologie qui est mis en avant aujourd'hui. Une somme d'outillages techniques, qu'on pouvait prendre indépendamment, et du coup sa singularité c'est qu'on n'en a pas trouvé. Se base sur calendrier lunaire. Il s'agit d'une démarche participative à l'échelle du territoire, elle présente un souci d'intégration territoriale des projets, elle a la sympathie des institutions, démarche plus ouverte avec des termes plus simples, ça a été une démarche pionnière, elle n'invente rien, elle met en lumière des choses qui existait depuis longtemps, elle ne présente pas de conceptualisation, et puis elle a Pierre Rabhi.

Permaculture : notion de conceptuel, multidimensionnel, notamment avec tout ce qui est design, étagement de végétation. Vision globale, systémique. Idée de rester assez neutre, dans les formations faites en permaculture, sur les questions de spiritualité, d'être le moins subjectif possible et d'en exclure la partie émotion et individualité. Notion de personnes qui font des expériences, qui observent pour que les choses se fassent avec une action juste, dans une notion plus taoïste, dans la manière d'agir et de faire. Démarche globale qui peut s'appliquer à autre chose que l'agriculture. Le design et la méthodologie qui en est la substance, propre à elle-même, histoire de zonage (laisser une zone exempte d'activité humaine). Sorte de connotation de remise en question du système / des systèmes. Utilise des outils de multiples écoles et de multiples courants qui sont parfois opposés. Très empirique et laisse la possibilité d'un énorme lâcher prise, au point qu'il y a parfois tellement d'expériences qu'elles sont, non pas stériles au sens créatif, mais par contre on ne mange pas avec. Si on devait la comparer à la biodynamie, on est d'accord pour la comparer à l'anthroposophie, plus globale. Le côté spirituel est mis de côté par rapport aux autres démarches.

Biodynamie : vision dans le domaine de l'hyper-sensibilité spirituelle, énergétique, vibratoire. Cahier des charges bien défini. Utilisation des préparations spécifiques, du calendrier lunaire, donc d'un lien au cosmos, dans le cadre d'une pratique agricole avec un cursus de formation assez spécifique et un vocabulaire particulier. Version agricole d'une philosophie anthroposophique. Démarche codifiée, son origine est différente, elle présente un vocabulaire dogmatique, moins ouverte. Médecine de la terre, un soin, avec des préparations, par rapport aux deux autres qui sont plutôt le regard, l'adaptation, l'intuition de l'humain. La biodynamie est plutôt une intuition, une intention d'intelligence universelle, un fondement que le cosmos apparaît plus dans les pratiques, alors que dans l'agroécologie et la permaculture il s'agit plus d'un lien global en conscience. Pour l'agroécologie comme pour la permaculture, une sorte de turbulence, d'adolescence, de fourmillement, opposé à la biodynamie inscrite depuis plus longtemps et dans un rapport plus profond aux choses. En biodynamie, il y a un besoin et un travail d'acquisition de connaissances, des techniques et il y a un label que n'ont pas les autres. Gros marqueur lien – cosmos. Le regard n'est pas tourné que vers le sol. Il y a aussi des aspects de recherches scientifiques, autour des influences cosmiques, les protocoles très spécifiques, la technicité, un circuit économique connu et labellisé, quelque chose qui tourne autour de l'impact culturel (fait d'enfouir une préparation qui à l'état naturel ne pourrait pas se faire). On a aussi évoqué les soins et les remèdes.

Pour les similitudes, ce qui est ressorti :

Approche systémique dans chaque domaine. Notion d'intention et de lien, avec pour centre ce qu'on a défini comme le vivant et l'humain. Le respect de la Terre, de la planète, beaucoup de connexion sociale dans les 3 galaxies, mais aussi des actions qui sont guidées par le sens, l'approche globale, tenter de recréer de la complexité. Idée de la temporalité, on n'est pas dans l'instant forcément mais on travaille sur différentes temporalités (court-moyen-long terme) qui confère une responsabilité dans les trois domaines de chaque acte, ça peut être des activités économiques non subventionnées, il y a une prise de conscience d'une appartenance à un groupe, le refus des intrants issus de la chimie de synthèse, et d'accompagnements des processus naturels plutôt que de mettre sous perfusion. Enfin les trois étaient tournés vers une certaine beauté et vers la joie de vivre.

Notion de soin, remédiation de la terre en souffrance, une intention assez identique s'exprimant sous des angles différents, avec des schémas de pensée différents. Notion de diversité. Biodiversité dans les pratiques, les approches. Notion d'essentiel, de sacré, intuition, réconcilier deux courants de l'humanité, comme un retour aux sources, volonté et intention de transmettre vers l'avenir. L'observation est un point commun et aussi la notion de flux : d'énergie, cosmique, d'eau, économique. La création de liens, dans tous les sens. Moral. Universel. Global. Quête de l'autonomie. Trois méthodes qui s'emboîtent, s'imprègnent. Notion de spirale, symbole de la vie, qui réunit. Souci d'efficacité, d'intelligence, d'intelligence collective. Remettre l'homme à sa place, dans la globalité du projet. La coopération entre les uns et le tout pour aller à un équilibre. La joie, l'épanouissement, l'amour, la gratitude, la bienveillance, le croisement des expériences, être humble, l'espoir. Vive la diversité dans le cosmos!

Les trois méthodes sont guidées par des interfaces, avec notion d'intérieur /extérieur, notion de bordure/ lisière (notion très riche) interface entre les différentes fonctions (arcanes, à l'intérieur même de l'éco système) bordure entre visible et invisible qui participe à définir les échanges. Notion d'observation : prendre le temps et agir petit à petit, suite à l'analyse, rétroaction. Prendre le temps de la réflexion sur ce qui se passe. Les trois sujets sont incarnés par des humains, engagés, qui cherchent à faire, à incarner, transmettre, être des « créateurs de sol ». Trois méthodes vivantes, individualité, viabilité, durable, avec des mémoires, des traces qu'on laisse. Trois façons de faire qui sont aujourd'hui encore à contre-courant, ce qui peut générer amertume et fatigue ...

Prise de conscience de son existence propre. Reliance, bienveillance, ouverture du cœur, non segmentation, démarche inclusive, même direction globale, prise en compte égale des notions environnementales, humaines et économiques. Capacité à s'adapter à son environnement, faire « avec » et non « contre ». Invitation à la rencontre, au mélange. Respect de la Nature, être à l'écoute, collaboration avec la Nature, retrouver l'équilibre naturel. Conscience des actes, sensibilité dans nos pratiques. Intérêt fusionnel, d'un questionnement commun, d'une porte d'entrée Homme-Nature. S'intégrer, ne pas maîtriser. Ressentis, utilisation des forces. Recherche de sens humain, terrestre. Mise en commun de tous les éléments. Gestion de l'eau optimisée. Esprit de recherche, les choses ne sont pas acquises, esprit d'innovation, droit à l'erreur, notion de liberté, de créativité et de qualité.

Questions d'éclaircissement et témoignages

A la question de savoir pourquoi les astres sont si importants en permaculture il est répondu que la permaculture ne parle pas particulièrement des astres, c'est plutôt en biodynamie qu'on en parle. René Becker confirme que c'est une question importante pour les biodynamistes. Ceux-ci ont l'impression que se réapproprier la connaissance ancienne de l'influence des astres en particulier de la lune sur le vivant est important. Ils s'en sont fait un des chantiers de travail, qui a donné naissance à un calendrier. Le cosmos agit, c'est ce que nous révèlent les traditions. A nous de le redécouvrir, de le réétudier, ... Nous partons de l'hypothèse, en biodynamie, que le cosmos est agissant : comment faire avec les astres, pour avoir des paramètres de plus, pour la santé de la Terre.

A la demande de précision sur le mot « résilience » Stéphane Cozon répond: je veux bien tenter une explication. Pour moi c'est la capacité d'un être vivant, quel qu'il soit, on a parlé d'organismes vivants, ça peut aussi être une ferme, à résister à un coup, que ce soit un coup physique, météorologique, une perturbation financière, un souci humain ou social, ... Un coup vient perturber un équilibre, et donc la résilience c'est la capacité à retrouver un autre équilibre, qui sera forcément différent, retrouver une situation d'équilibre, et le faire avec le moins de dégâts possible et le plus de réactivité possible.

A la question : « et maintenant, qu'est-ce que l'on fait ? » Marion Haas répond qu'elle trouve assez magique ces moments qu'on a partagés, car c'était quand même une gageure d'organiser ça, et de nous rencontrer justement avec toutes nos différences, et, là, ce qu'on en fait c'est de mieux se connaître, déjà. Parce que la plupart du temps quand les gens nous disaient : « alors, c'est quoi la différence entre la biodynamie, l'agroécologie, la permaculture ? » Jusqu' à maintenant je répondais « en fait, je ne sais pas trop » et maintenant j'espère que je sais un peu mieux !

« J'ai apprécié cette rencontre car pour une fois on n'était pas dans le débat, ce sport national dans lequel on a grandi : nous sommes pour la fertilité et le débat est souvent stérile. Des germes vont émerger de ce terreau, il faut continuer dans ce sens-là, continuer à additionner »

« Je suis arrivé ce matin, très fatigué, en ayant marre de lutter à contre-courant tous les jours, cette journée m'a reboosté, vraiment. Je voudrai en profiter pour dire que cette journée a vraiment fait écho en moi à ce que nous disent les indiens Kogis : « vous les petits frères, vous travaillez des pieds à la tête, donc vous êtes toujours dans l'action et vous réfléchissez après. Il vaut mieux travailler de la tête aux pieds et donc réfléchir, échanger avant d'agir ». C'est ce que nous venons de faire...agissons maintenant ! »

« Les mots de la fin », par Henri Bureau

Difficile de donner en quelques minutes toute la substantifique moelle de cette riche journée. Cela me donne quand même l'envie que chacun de nous ne dise jamais du mal de l'autre, ...Je trouve que ce que j'ai entendu ce soir est très encourageant.

J'avais pour mission de faire l'abeille et de vous rapporter ce soir la « corbeille des fruits » que j'aurai récoltés dans la journée, vous imaginez une abeille, complètement écrasée par tous les fruits de cette journée ? Alors, je ne vais pas le faire, c'est aussi simple que cela...

Il y a quelque chose d'horripilant, ce sont les remerciements, alors je vais commencer par ça : je tiens à remercier vraiment profondément, Marion et Stéphane, d'avoir organisé cette journée et de l'avoir si bien organisée et si bien réussie. C'est tout sauf convenu pour moi de dire ça, parce que cela fait deux ans qu'avec Agathe nous voulions faire ce que vous avez fait. Nous en avions rêvé, vous l'avez fait, bravo, merci ! Si on ne l'a pas fait c'est parce qu'on a pas trouvé le bon moyen, on connaît la difficulté, et vous, vous êtes passés au-delà de cette difficulté, vous l'avez fait. Dès qu'on a su que vous le faisiez on est accourus, parce que nous y tenions beaucoup. Nous avons quelque chose d'un petit peu similaire au moment de la COP21 : nous avons décidé qu'on en avait ras le bol de faire chacun dans son coin, car une chose est vraiment catastrophique c'est de voir à quel point les climato-sceptiques sont remarquablement organisés, ils ont tous leurs lobbyistes très efficaces, très opérationnels et nous, comme des petits c... que nous sommes, nous faisons tous des trucs chacun dans notre coin, et il ne faut pas s'étonner du résultat devant lequel nous sommes. Donc, vraiment, profondément, ce que nous voudrions, ce que nous avons essayé d'initier, c'est d'arrêter de faire chacun dans notre coin, et de faire ensemble : ça me semble un bon vrai objectif. Aujourd'hui la démonstration a été faite, de façon absolument remarquable, que nous avons TOUT pour faire ensemble : les similitudes, c'était presque gênant de voir (au fait bravo d'avoir parlé de similitudes et de singularités et de ne pas avoir parlé de différences) qu'il y en avait des brouettes entières alors que pour les singularités, il a vraiment fallu qu'on se gratte pour arriver à en trouver. On en a trouvé un petit peu, je vais vous donner les miennes.

Dans tout ce qu'on a vu, il a été question de convergences, je crois qu'il ne faut pas qu'on en reste là. Si j'ai bien entendu, et je vais répondre à la question « qu'est-ce qu'on en fait ? », on n'en reste pas là. Marion et Stéphane, on ne peut pas vous demander de refaire la même chose l'année prochaine, il faut qu'il y ait quelqu'un, quelque structure, quelqu'une qui, courageusement, intelligemment, fasse la même chose. On en a parlé, Agathe et moi, à nos amis de l'agroécologie et de la biodynamie, on en avait déjà parlé à Jean Michel Florin au Gothéanum, en Suisse, il y a deux ans, pour l'instant cela n'a pas bougé.

Nous sommes, la permaculture, sur un projet important qui est assez avancé, de compagnonnage. Notre souhait le plus cher serait que ces compagnons ne se rendent pas exclusivement sur des territoires en permaculture. Tout le monde connaît le woofing, certains l'ont pratiqué des deux côtés, accueillis ou accueillants. Ce qui m'a émerveillé dans le woofing c'est le côté abeille et

pollinisateur : des êtres merveilleux attrapent des choses partout dans les lieux où ils passent sur la planète et reviennent les poser dans les lieux où ils viennent travailler, recevoir et donner. Je pense que le fait qu'à nous trois, Permaculture, Agroécologie et Biodynamie, nous montions un réseau où des compagnons, des gens qui sont dans une démarche d'étudiants, de formation, puissent avoir accès à cet échange, à cette formation, de manière totalement égalitaire, ce serait une immense richesse... C'est un début de réponse à la question de tout à l'heure.

La biodynamie se singularise bien sûr par son cahier des charges et sa marque Demeter, mais aussi par la place majeure tenue par le cosmos et par les préparations. L'agroécologie est porteuse du message de la sobriété heureuse et la permaculture est indissociable du design : aboutir à un dessin après avoir suffisamment analysé son dessein.

Tout le monde a noté l'importance des convergences et similitudes et la difficulté à identifier des singularités. Pour les similitudes, l'humain a largement été souligné ainsi que la coopération et la faculté de se remettre en question. L'un des participants ayant souligné que nous étions trois familles minoritaires, j'ai relevé en disant : « parfait, nous sommes le levain et vous allez voir quelle force de transformation cela comporte! »

Ma conclusion, au cas où cela vous aurait échappé, c'est que la journée a été marquée par le chiffre douze : Agathe a parlé des trois piliers, des sept pétales, des douze principes. J'ai découvert que l'agroécologie avait également construit sa spirale avec les douze valeurs fondamentales et la biodynamie travaille sur les douze signes du zodiaque et, évidemment, nous sommes reçus par le Dodécadome, construction à douze côtés ... et on est le 12 avril! Le mot de la fin? Douze fois merci!

Merci à toutes les personnes présentes grâce à qui cette journée a eu lieu, merci pour leurs libres participations financières qui ont permis le défraiement des intervenants et témoins, merci à ceux qui ont donné bénévolement de leur temps, pendant cette journée, pour l'organisation pratique. Et merci en particulier à Eric, Anne-Sophie et Marion pour le gros travail de retranscription des enregistrements.

ANNEXES

Méthode de travail

La journée comportait deux temps. Le matin, dans une attitude d'écoute bienveillante et active, favorisée par les introductions musicales de Kathryn Leuchter et les pauses entre les thèmes, trois exposés et trois témoignages ont été proposés. Après un pique-nique partagé, le travail s'est poursuivi par des ateliers participatifs sous la forme de « world café » où chacun(e) a pu préciser les similitudes puis dans un deuxième temps les singularités qu'il (elle) discernait. Les consignes étaient : concision dans les propos favorisant l'expression de chacun et de tous, écoute empathique.

Biographies des intervenants et des témoins

René Becker

Longtemps paysan et éleveur biodynamiste, il le reste dans l'âme même si il n'est plus chaque jour sur le plancher des vaches. Son nouveau métier principal est celui de formateur en biodynamie. La préoccupation du devenir de la terre agricole l'occupe également de manière centrale à travers l'aventure Terre de Liens. Et enfin, il a un engagement fort dans le développement du mouvement anthroposophique et de son devenir au XXIème siècle pour que les très nombreuses initiatives issues de cette mouvance s'inscrivent de façon constructive dans les changements profonds de notre société et contribuent à un humanisme renouvelé.

rene.becker@wanadoo.fr

Marion Haas

Paysanne et bergère en biodynamie depuis trente ans à la ferme de Baume Rousse. Auteure, peintre, cuisinière et intervenante en biodynamie. S'est formée en eurhythmie et art-thérapie. Aime allier tous les arts, y compris l'art du mouvement et l'art culinaire, à son activité de formatrice et d'écrivain.

marionhaas26@gmail.com

Madeline Carlin

Biologiste des populations et des écosystèmes, a suivi un parcours d'agronome spécialisée dans les questions environnementales. Passionnée d'agriculture paysanne et nourrie de plusieurs expériences sous différentes latitudes, de quelques années d'accompagnement de filières de valorisation agricole, a choisi de devenir animatrice en agroécologie, après de nombreuses rencontres avec des paysans autonomes et heureux, mais aussi avec des exploitants agricoles usés par ce système actuel. Intervient dans des formations supérieures, des lycées, auprès de futurs agriculteurs ou d'agriculteurs en transition et au sein de mouvements citoyens (Colibris, Nuit debout, ...)

carlinmadeline@gmail.com

André Sieffert

Biologiste et agronome spécialisé en agroforesterie. A travaillé en milieu tropical de 1990 à 1993 sur des projets de développement agroforestiers et de gestion durable des ressources naturelles. Maraicher biologique de 1995 à 2010 dont 10 ans à son compte dans les Hautes-Alpes et 6 ans au Centre Agroécologique les Amanins dans la Drôme. De 2011 à 2013, chargé de mission à l'INRA d'Avignon en collaboration avec le Groupe de Recherche en Agriculture Biologique à Avignon pour la conception de la ferme pilote de la Durette en « verger-maraicher ». En 2014, chargé de mission du projet « Arbratatouille » porté par AGROOF pour l'étude du fonctionnement des vergers-maraichers. Depuis 2016, formateur en agroécologie et agroforesterie et responsable du projet de développement agroforestier de l'Association Drômoise d'Agroforesterie.

andre.sieffert@gmail.com

Agathe Roubaud

Chargée de projets Université Populaire de Permaculture. Parcours dans la pédagogie et la didactique, l'éducation populaire, le journalisme et le spectacle. Depuis toujours impliquée dans divers mouvements associatifs et citoyens. Aujourd'hui : co-présidente de l'Université Populaire de Permaculture, à la Coordination Nationale des Incroyables Comestibles, au développement des Cols Verts National pour la création de communautés d'agriculture urbaine.

upp-agathe@orange.fr

Antoine Talin

Ingénieur en architecture du paysage, puis progressivement designer et formateur en permaculture. Explore sans cesse de nouvelles manières d'aborder le paysage, afin de restaurer les écosystèmes, tout en répondant durablement à nos besoins primaires. Passionné par le fonctionnement des écosystèmes, s'en inspire au quotidien pour concevoir, aménager et cultiver des paysages fertiles. S'investit au quotidien dans un projet novateur, réunissant lieu de vie collectif, jardins-forêt, pépinière agro-forestière et centre de formation. A créé l'Atelier des Alvéoles en 2010 afin de proposer étude, conseils, formation et bientôt pépinière et production fruitière (www.atelier-alveoles.fr).

antoinetalin@gmail.com

Henri Bureau

Ancien fabricant de produits sans gluten bio. Découvre successivement la biodynamie, l'agroécologie puis la permaculture. Lancement des Incroyables Comestibles à Albi en 2013 puis du programme d'autosuffisance alimentaire avec la ville d'Albi en 2015. Co-président de l'Université Populaire de Permaculture. Participe à la coordination nationale des Incroyables Comestibles France. Engagé dans la mise en oeuvre de fermes urbaines et de micro fermes.

hbureauafap@orange.fr

Stéphane Cozon

Ingénieur agricole, titulaire d'un DEA en Sciences Sociales du Développement. Paysan biodynamiste à la ferme de Baume Rousse depuis trente ans, intervenant en biodynamie, photographe. Engagé dans le Mouvement d'Agriculture Biodynamique et membre de l'Université du Vivant.

lafermedebaumerousse@gmail.com

Kathryn Leuchter

Joue des flûtes à bec, de la viole de gambe, du rebec, de la vièle d'archet et du violon. Est titulaire d'une Licence de Musicologie et d'un Diplôme d'Etat de Professeur de Musique. A toujours joué dans divers groupes de musique médiévale, baroque et traditionnelle en parallèle à ses activités d'enseignement.

kathrynleuchter@gmail.com

Liste des présents

Adeline Battiliot, Agathe Roubaud, Alain Casalis, Anda Boros, André Sieffert, Anne Sophie Daudon, Antoine Talin, Bernard Monier, Christian Caron, Claire Desvignes, Corentin Thermes, David Gallez, Dorothée Fülberth, Enrick Grima, Eric Lantenois, Félix Sipma, Franck Fayolles, François Goldin, Freddy Moulet, Guillaume Boehrer, Henri Bureau, Jacques Borcier, Jean Louis Peytoureau, Jean Paul Gelin, Jean Daniel Perochon, Jérôme Barde, Julie Bosson, Julien Gros, Kathryn Leuchter, Léo Polly, Madeline Carlin, Marianne Merle, Marie Christine Ochoa, Marine Tuffier, Marion Haas, Martine Seux, Milène Souvignet, Nathalie Padée, Pascal de Montmorillon, Pascale Miegerville, Patrick Farkas, Philippe Cacciabue, Pierre Dagallier, René Becker, Robert Combe, Rodolphe Vidal, Romain Crochet, Soazig Bresse, Stéphane Cozon, Sue Simpson, Sylvain Goldberg, Thomas Honoré, Yohann Prost, plus quelques-uns qui ont souhaité rester anonymes.

Les « Rencontres au Dodécadome » se tiennent sur des thèmes variés.

Le Dodécadome, espace de construction écologique et de conception organique et bioclimatique, est destiné à accueillir séminaires, stages, formations, rencontres, évènements sociaux, manifestations culturelles et artistiques.

lafermedebaumerousse@gmail.com www.lafermedebaumerousse.net